

PQ
2207
.C2C5
1855

U d'of OTTAWA



39003002546744



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa



CHANT ET POÉSIE

MUSIQUE FAITE.

LA GRAND'PINTÉ, par Darcier.

BERCEUSE, par Félix Bourret. (Editeur : Eu, rue de la Chaussée-d'Antin.)

DOULEUR D'UN CHARRETIER, par Darcier.

CHANT D'ARTISTE, par Félix Bouret. (Editeur : Eu, rue de la Chaussée-d'Antin.)

POUR PARAÎTRE

Du même auteur :

COMME IL VOUS PLAÎRA, comédie pastorale, en cinq actes, de Shakspeare, en prose et en vers, traduite pour la scène française, en prose et en vers.

A LA RECHERCHE DU BONHEUR, intermède en vers.

HISTOIRE D'UN TABLEAU EN AMÉRIQUE, deux volumes en prose.

CHANT ET POÉSIE deuxième partie.

AUGUSTE DE CHATILLON

CHANT ET POÉSIE

PRÉCÉDÉS D'UNE PRÉFACE

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
Galerie vitrée, 13.

—
MDCCCLV



PQ

2207

.C205

1855

PRÉFACE

Voici un petit livre qui a l'avantage de ne pas être l'œuvre d'un poète de profession, avantage immense en ce temps d'inspiration factice, où le procédé remplace le sentiment, où des rimes toutes faites viennent s'ajuster d'elles-mêmes à des idées tombées dans le domaine public. — Rien ici qui sente la résolution prise d'avance de faire un volume; ce sont des pièces de vers descriptives ou philosophiques, des chants gais ou tristes, venus à leur heure sur un rayon de soleil, sur un souffle de brise parfumée, à l'ombre d'une tonnelle, dans le calme de l'atelier, au milieu de la joyeuse agitation d'une cuisine d'auberge, le long de la rivière qui soulève le

bout des cheveux du saule ; au pied des moulins de Montmartre, dont le tic-tac semble scander les vers ; à Enghien, à défaut du lac d'Elvire et du lac Majeur, ou parmi les petits jardins de lilas et d'aubépine, dont les branches, quand on les dérange, laissent tomber des souvenirs avec des perles de rosée et des gouttes de pluie semblables à des larmes. Une fraîcheur toute moderne s'allie, dans ce charmant recueil, à la franche saveur gauloise. La strophe alterne avec le couplet le plus harmonieusement du monde. Si l'auteur est sensible au bleu argenté du clair de lune, le rouge clair qui scintille au ventre d'une bouteille ne lui déplaît pas. Libre, pur, sincère, il lève franchement son verre plein de vin et boit sans crainte le généreux sang de la vigne, sûr que son honnête souffle n'amènera aucune parole mauvaise, aucun secret immonde sur ses lèvres empourprées, où la chanson voltige comme une abeille sur une fleur. Il y a loin de là à ces stupides refrains bachiques qui font venir la nausée comme un mélange de bois de Campêche et de litharge. M. de Châtillon est peintre ; l'habitude d'étudier la nature, de saisir les effets, de suivre les lignes, d'apprécier les rapports des couleurs, lui a donné, sans qu'il la recherchât, une précieuse originalité d'écrivain ; chez lui, point de descriptions vagues, point de métaphores mal suivies ; chaque objet est à sa place, comme dans un tableau, avec sa lumière,

son ombre portée, sa perspective; ses figures sont bien plantées, ont une physionomie distincte, et sont indiquées par une touche vive et spirituelle. Ce qu'il chante, il serait capable de le dessiner, au besoin même de le sculpter, car il manie aussi bien le ciseau que la brosse : jamais nature ne fut plus artiste. Vignette, paroles et musique d'Auguste Châtillon est une signature qu'il pourrait mettre au bas de chacune de ses charmantes pièces, dont plusieurs ne seraient pas déplacées parmi les chants populaires de la France, que fait recueillir maintenant le ministère de l'instruction publique. M. de Châtillon, bonne fortune que lui envieront tous les poètes, a composé plus d'une de ces chansons qui semblent faites par tout le monde et n'avoir jamais eu d'auteur; telles qu'en inventent les carriers en tournant leur grande roue rouge, les charretiers au tintement des grelots de leur long attelage, les compagnons en brandissant leur canne enrubannée sur le chemin du tour de France, les villageois en versant leur hotte pleine de raisins dans la cuve de la vendange, la jeune fille en tirant en silence son aiguille près de la fenêtre que l'hirondelle libre vient agacer de son aile.— Son auberge de *la Grand'Pinte*, entre autres, vaut, par ses tons doux et bruns, sa chaude couleur enfumée, un cabaret d'Ostade. Seulement, la lourde ivresse de la bière et du tabac fait place à l'entrain philosophique et joyeux de bons vivants

trinquant à l'amitié et se réjouissant devant un bon feu, d'être à l'abri des frimats qui poudrent la plaine à blanc et dessinent leurs ramages sur les carreaux.

Après *la Grand'Pinte*, indiquons à l'attention du lecteur, *Coup d'œil à travers une grille*, *la Berceuse*, *Véprée*, *Ah ! petit Démon*, *Pigeon*, *Solitude*, *Montmorency*, petits chefs-d'œuvre de sentiment et de grâce. — Tout en gardant la note familière, le poète, qui jadis a vécu dans l'intimité amicale des maîtres de la grande école romantique, a su rester dans les limites de l'art. — La rime, le rythme, la coupe des strophes dénotent chez lui ce souci constant de la forme, sans lequel il n'y a pas d'œuvre durable. — Nous prédisons donc, sans crainte d'être un faux prophète, un succès de vogue au volume de M. de Châtillon auprès des naïfs et des lettrés, car il concilie la simplicité et l'art, et ses chansons peuvent se brailler au cabaret et se soupirer au salon.

THÉOPHILE GAUTIER.

C'est mon premier livre, lecteur,
Et si votre esprit s'en délasse
Comme d'une brise qui passe,
Je serai fier d'en être auteur.

En deux mots, voici la préface :
« J'ai chanté selon mon humeur
Et fait de mon mieux. — Par malheur
La tristesse a pris trop de place. »

Si vous aimez ce livre ainsi,
Au Hasard je dirai : Merci !
Car c'est un bizarre mélange,

Comme une vie en désarroi :
Le Diable est à côté de l'Ange,
Le Doute à côté de la Foi.



LA GRAND'PINTÉ

A la Grand'Pinté, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,
Alors qu'il gèle ;
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer ;
Flamme éternelle
Où rôissent, en chapelets :
Oisons, canards, dindons, poulets.
Au tourne-broche ;
Et puis le soleil jaune d'or,
Sur les casseroles encor
Darde et s'accroche.

Tout se fricasse, tout bruît...
Et l'on chante là jour et nuit :
C'est toujours fête !
Quand, sous ce toit hospitalier,
On demande à notre hôtelier
Si tout s'apprête....
Il vous répond avec raison :
On n'a jamais, dans ma maison,
Fait une plainte !
On est servi comme il convient,
Et rien n'est meilleur, on sait bien,
Qu'à la Grand'Pinté !

Je salue et monte. Je vois
Un couvert comme pour des rois !
La nappe est mise.
J'attends mes amis. — Au lointain
Tout est gelé sur le chemin,
La plaine est grise.
Pour mieux voir j'ouvre les rideaux.
Le givre met sur les carreaux
Un tain de glace ;
Il trace des monts, des forêts,
Des lacs, des fleurs et des cyprès :
Je les efface.

La vie est rude et l'hiver froid :
On devient courbe au lieu de droit,
 Quand l'âge pèse.
A la Grand'Pinte on rit de tout ;
La gaité retentit partout :
 Là, je suis aise !
Un instant de joie et d'espoir
Me fait voir en rose le noir
 Que j'ai dans l'âme...
Du bruit, du vin, et des chansons !
C'est en soufflant sur les tisons
 Que sort la flamme !

Adieu tristesses et soucis,
Quand avec mes amis, assis
 Joyeux ensemble ;
Nous ne buvons pas à moitié
En trinquant à notre amitié
 Qui nous rassemble.
Nous sommes quatre compagnons
Qui buvons bien, mais sommes bons ;
 — Dieu nous pardonne !
L'un mort, il en restera trois,
Puis deux, puis un, et puis, je crois,
 Après.... personne !

SAINT - GRATIEN

A M^{ME} M. S. R.

Coup d'œil à travers une grille.

Voici la maison, le jardin
Où les sentiers bordés de thym,
Embaumaient jusqu'à ma pensée !
Alors que j'allais, le matin,
Suivant et perdant en chemin,
Ma chansonnette commencée.

Et novembre a tout éclairci,
Les buissons et les gens d'ici ;
Plus de feuilles, plus de famille :
Je vois les murs de ce jardin,
Que les noisetiers, en gradin,
Masquaient d'une épaisse charmille.

Il me semble que la maison
Me reproche son abandon ;
Surtout l'humble perron de pierre.
Ses portes, ses volets fermés,
Naguère aux chants accoutumés :
Sont mornes comme un cimetière.

Voici le gazon vert encor,
Où mes amis sonnaient du cor,
En chœur, pendant les soirs d'automne ;
La bise bruit à présent,
Se plaint comme un agonisant,
Et la feuille au loin tourbillonne....

On est parti, l'hiver venant ;
Et seul, je reviens maintenant
Voir d'où la gaité s'est enfuie.
J'aime à contempler tout cela....
L'escarpolette est encor là,
Sa corde noircie à la pluie.

A terre est resté le pompon
Dont j'ornementais un ânon,
Les jours de grande cavalcade !
Pauvre oripeau fané, roussi ;
Dans les bois de Montmorency,
Tu brillais comme une grenade.

— Allons ! passons notre chemin...

Adieu maison, adieu jardin. —

Un bon souvenir est encore

Ainsi qu'un ami sans pareil,

Ou comme un rayon de soleil

Où l'amertume s'évapore.

— Asile où je fus abrité

Par la grâce et par la bonté ;

Murs et maison couverts de lierre,

Endroit de joie et de bonheur :

Je vous ai gravé dans mon cœur,

Avec l'hôtesse hospitalière.

SOLEIL

A l'aurore,

De la mer, sombre encore,

Le soleil, empourpré, semble éclore :

Il s'allume, il s'embrase, il s'enflamme, il dévore !...

Au couchant, il se calme ; et, comme un travailleur,

Il restreint, fatigué, son ardeur ;

Noyant dans la vapeur,

Sa splendeur !

UN JOUR DE PRINTEMPS

Tout renaît, tout s'émeut, les airs s'attédisent,
La neige a disparu, les plaines reverdissent ;
Tous les petits oiseaux santillent dans les prés ;
Les buissons d'aubépine ont l'air d'être poudrés.
Tout resseurit, le cœur comme les graminées ;
Et nous quittons, joyeux, les sombres cheminées
Pour respirer l'air pur et courir dans les champs,
En remerciant Dieu, qui nous rend le printemps !

C'est fête dans notre âme et dans notre pensée,
Chaque doux souvenir et chaque espoir revient ;
Tout projet s'édifie, et nul ne se souvient
Des glaces et du vent de la saison passée.

En voyant, un matin, le ciel pur et vermeil,
Je fis comme l'on fait quand on ne veut rien faire :
J'allais me promener aux rayons du soleil ;
Si bien qu'à travers champs, voyageur solitaire,
Je me trouvais perdu. N'ayant aucun endroit
Arrêté comme but, j'allais toujours tout droit,

A l'aventure. Enfin, contre mon habitude
Je marchais bravement, en faisant une étude
Qui ne me coûtait rien, que le plaisir de voir
Se dérouler au loin les murs blancs dans la plaine ;
D'entendre les oiseaux chanter. Sans nulle peine
J'étudiais ainsi du matin jusqu'au soir.

J'avais pour compagnie, et ma canne et mon rêve.
La canne avait été coupée en pleine sève...
Quant à mon rêve alors, je ne m'en souviens plus,
Car c'est un vieil ami toujours un peu confus.
Pourtant, roi, dont l'escorte est grande de prestige,
Il entraîne avec lui tout ce que nous aimons ;
N'embarrassant jamais ; lorsque nous le suivons
Le bonheur tout fleuri penche sur nous sa tige.
On oublie, en rêvant, tout ce que l'on n'a pas.
On ruse avec le sort. — Accélérant le pas,
Je saluais, joyeux, ce beau jour de l'année ;
J'avais pour jusqu'au soir arrangé ma journée,
Et, bien qu'à l'aventure allant me promener,
Je cherchais un endroit où pouvoir déjeuner.

Je ne sais trop comment, poursuivant ma chimère,
Je vins, à travers champs, jusques à la rivière
Qui barrait mon chemin. Le fait est que j'y vins
De sentiers en sentiers, de sillons en ravins,

Et toujours au soleil. Je voyais, du rivage,
Hélas ! sur l'autre bord, apparaître un village
Orné d'un restaurant aux frais contrevents verts.
Sur le mur, on lisait : **Salon de cent couverts.**
La matelotte aimée, avec bonheur rendue
Par un artiste, au loin éblouissait ma vue.
J'avais une chaleur, une soif, une faim
A me désespérer, en pensant au chemin
Qu'il fallait faire encore. Espérance dernière,
Un bateau se trouvait là, mais sans batelière ;
Pas le moindre passeur ! En supposant, plus loin,
Rencontrer un pêcheur, un bac, un pont, un coin
Où je pourrais au moins boire un verre de bière,
J'avançaïs. Ce jour-là, quelque diable en prière,
Bien sûr, obtint de Dieu sur moi la haute main.
Mes circuits, mes signaux, mes appels, tout fut vain.
Je m'en allais le long, le long de la rivière,
Harassé de fatigue et heurtant chaque pierre,
N'ayant jamais, je crois, trouvé chemin plus long.
— Sous un soleil brûlant, qui me dardait d'aplomb :
Je suivais, morne et cuit, depuis longtemps la berge,
Quand, vers le soir, enfin resplendit une auberge.
Une auberge ! — Que dis-je ? — Un vrai **restaurateur**,
Avec jardin sablé, bosquets, lilas en fleur ;
Un endroit frais et vert, entouré d'aubépine,
Où j'entendais des bruits consolants de cuisine ;

Où je voyais tourner, en chapelet rangés,
Des poulets à la broche, à point d'être mangés.
L'oignon chantait gaiment dans la poêle à frire ;
Et ce parfum joyeux, si je puis ainsi dire,
Se mêlant aux senteurs des arbres printaniers ;
Me retint, tout d'abord, sous deux blancs marronniers
A l'entrée. Et, de plus, les asperges rosées,
La romaine au cerfeuil, dans la montre, exposées
sur la faïence peinte en diverses couleurs,
Aux regards du passant étalaient leurs primeurs !
Un rayon du couchant, en dardant sur le cuivre, '
Semblait montrer du doigt la ligne bonne à suivre ;
J'entrai dans la cuisine, où l'hôte, homme très-bien,
Me fit un grand salut ; je lui rendis le mien,
Et m'assis pour souper, puisque la destinée,
A jeun, m'avait laissé toute cette journée.
— Quel repas excellent ! — Le meilleur cuisinier
C'est un bon appétit : nul ne peut le nier.
— Le vin est, comme on sait, de la joie en bouteille ;
On m'en servit à quinze ! Et, ma foi, sous ma treille
Bien que *seul*, doucement, je bus ce vin joyeux.
Je voyais, dans la vie, alors tout pour le mieux.
Après dîner, l'on est philosophe quand même.
A jeun (c'est singulier) on doute du problème....
Avant, j'étais douteux ; après, j'étais certain ;
On voit toujours plus juste alors qu'on n'a plus faim.

Bien assis, bien nourri ; du bon vin ; sous la brise,
On peut philosopher, je crois, plus à sa guise !
Je dépensai trois francs. En me disant : Combien
Ta chance est grande, à toi, quand tant d'autres n'ont rien !

Je repris mon bâton et regagnai mon gîte,
Trouvant que le soleil s'était couché trop vite.
— Mon rêve panaché, qu'était-il devenu ?
Il s'en était allé comme il était venu.

MISANTHROPIE

Un jour je regardais un plongeur, qui sous l'onde
S'engloutissait, cherchant un soi-disant trésor.
Souvent il remonta couvert de vase immonde ;
Et fit tant ! qu'à la fin il trouva beaucoup d'or.
— Je m'en allais pensif, admirant son courage,
Et puis, émerveillé de tout l'or que je vis.
J'étais enfant alors. Aujourd'hui cette image
Frappe mon souvenir, et triste je me dis :
Si l'on plongeait ainsi dans la pensée humaine,
Si l'on fouillait au fond de tout ce qui se fait :
Quel pen d'or pour sa peine
Le plongeur trouverait !

VIEILLE CHANSON NOUVELLE

Au temps d'Anne la Bretonne,
Qu'on aimait avec ferveur ;
Un jour, ses filles d'honneur,
Dirent : Donnons pour couronne,
Une pomme, voulez-vous,
A la plus belle de nous ?

L'une était Berthe ou Berthine,
L'autre s'appelait Aline,
L'autre, dona Grenadine,
Et la plus jeune, dit-on :
Nino, Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon.

Rien ne ravissait la vue,
Comme le groupe charmant,
Dont Berthine, en ce moment,
Allait passer la revue....
Le beffroi sonnait midi,
Quand Berthe ou Berthine, dit :

Venez, radieuse Aline,
Venez, doña Grenadine ;
Venez, petite cousine,
Venez vous placer de front,
Nino, Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon.

Afin d'être la plus digne,
Et de mériter le prix,
(Rien qu'une pomme d'apis !)
Toutes trois sur une ligne,
L'une l'autre se suivant ;
Restaient, leur nez rose au vent !

On voyait Berthe ou Berthine,
Debout, en face d'Aline ;
Après, doña Grenadine,
Et la plus jeune, dit-on,
Nino, Ninette ou Nanine,
Nino, Ninette ou Ninon.

— Anne, la Reine Bretonne,
Dans les bnissons d'un pré vert,
Et sous un pommier couvert
De fruits rougis par l'automne ;
Écoutait, en se cachant,
Berthine chanter ce chant :

— Pomme à Ninette ou Nanine ?

Pomme à doña Grenadine ?

Pomme à radiense Aline ?

A Berthe ou Berthine ? — Non.

— Elle est à notre divine.

Notre belle Anne, au grand nom.

Anne, la noble Bretonne,

S'en vint les remercier,

En égrenant son collier,

Comme une reine qui donne ;

Et des perles plein la main,

Reprit ainsi le refrain :

— Perle à radieuse Aline,

Perle à doña Grenadine,

Perle pour Berthe ou Berthine

Qui me chante sur ce ton !

Perle à Ninette ou Nanine,

Perle à Ninette ou Ninon.

AURORE

C'était au point du jour. J'ai cueilli du jasmin
Sous ta fenêtre aimée, à l'heure où tu reposes;
Tous les oiseaux chantaient l'amour sur le chemin,
Parmi le chèvrefeuille et les grands lauriers roses.

Oh ! que j'aurais voulu du moins baiser ta main
En partant ! — Mais, hélas ! tes portes étaient closes.
Il me faut maintenant attendre après-demain....
Et j'avais deux chansons toutes fraîches écloses !

Je te les donnerai, dormeuse, un autre jour ;
Pour un de tes baisers, le soir de mon retour.
En m'éloignant, j'emporte en mon cœur ton image :

Elle me suit partout. Déjà combien de fois
M'a-t-elle fait rêver dans la plaine ou les bois....
— C'est égal. m'en aller sans te voir, c'est dommage !

VÈPRÉE



Il est au seuil de ma porte,
Un tilleul de deux cents ans.
Qu'il a vu passer de gens!
Mais nous passons tous; qu'importe?
Son ombrage hospitalier
S'étend sur moi, tonnelier.
C'est à mon tour! — La journée
Ou la tâche terminée,
Sous cet arbre je m'asseois
Jusqu'à minuit quelquefois.

Après souper, tout se range;
On referme le buffet.
Ma femme a si vite fait.
Surtout pendant la vendange;
Où, durant cette saison.
La joie est à la maison.
Chacun et chacune apporte
Son siège devant la porte.
On cause, on rit, il faut voir!
Jusqu'à l'heure du bonsoir.

Étendu sur une chaise
Dont le dossier touche au mur ;
Moi, quand le jour est obscur,
Me balançant à mon aise,
Humant l'air, tout en rêvant,
Je fume ma pipe au vent.
Puis l'amitié, sous ma treille
Vient vider une bouteille.
Une bouteille ou bien deux...
On trinque et l'on est heureux !

Ces temps sont des temps de fêtes
Pour nos pays à raisins.
On voit passer les voisins,
Avec chevaux et charrettes,
Portant, du matin au soir,
Les vendanges au pressoir.
— Vivent ! vivent les automnes
Qui me font vendre mes tonnes ;
Cette fois, j'ai gagné plus
De trois cent cinquante écus !

De ma maison sur la route,
Je veux faire un paradis !
J'embellirai mon logis.
Oui ; tant pis, coûte que coûte !

O ma treille de muscats !
Voici maintenant le cas
De rattacher ton treillage
Pour soutenir ton feuillage ;
Et d'avoir, près des jasmins,
Une cabane à lapins.

— Je vais, pour ma femme Hélène,
(J'ai là mon argent tout prêt)
Acheter, mais en secret,
Un beau jupon de futaine
Rouge comme un cabaret.
Elle aura son blanc bonnet
Bordé de fine dentelle....
Je veux voir ma femme belle
Pour ma fête, après-demain.
Mon patron, c'est saint Firmin !

Il faut une veste neuve
A Jacquot, mon fils. — C'est lui
Qui deviendrait son appui
Si demain elle était veuve....
— La tristesse en mon cerveau
Se perche comme un corbeau,
Lorsque le nature est sombre.
Toute chose porte une ombre

— Eh! c'est l'effet de la nuit,
L'église sonne minuit!

Bonsoir, tilleul de ma porte,
Ami du seuil des maisons.
Toi, qui vis tant de saisons !
Où sont les gens de ma sorte,
Abrités jadis par toi?...
Tu n'en sais pas plus que moi.
— Ah ! bah ! pour tous est la chance,
J'espère en la Providence.
— La cigale chante encor....
Rentrons, tout le monde dort.

PENDANT LA NUIT

L'autre nuit, dans une plaine
Où le vent, de son haleine,
Courbait l'herbe et les roseaux,
Je contemplais la nature,
En écoutant le murmure
De la brise sur les eaux.

J'étais comme seul au monde.
La solitude profonde
Régnait alors dans le champ.
Sur les eaux et les bruyères,
Des cohortes singulières
Défilaient en se penchant....

C'était la troupe des songes !
Ils s'en allaient, doux mensonges,
Consoler bien des dormeurs !
L'Amour était à leur tête :
Il tenait son arbalète,
Et ses flèches pour les cœurs.

Ils s'en allaient à la ville.
Ces songes, en longue file
Effleuraient du pied le sol ;
Et ces riantes Chimères
S'enroulaient, bandes légères,
Sans avoir ni pas, ni vol.

Ces cohortes lumineuses
Resplendissaient vaporeuses ;
Et, de sa troupe en retard ;
L'Amour, au clair de la lune,
Hâtait chacun et chacune.
Il était déjà bien tard !

Cependant que d'affreux rêves
Aux noirs gibets sur les grèves,
Où des gnômes de l'enfer
Pouvaient avoir pris leur place ;
Songes heureux, pleins de grâce :
Ils suivaient le fil de l'air....

La ville s'étend, immense.
Dans une vapeur intense,
Éclatent, sont détachés,
Les édifices sans bornes,
Les églises graves, mornes,
Et leurs milliers de clochers.

A l'heure où les songes passent,
Où mollement ils s'enlacent,
On entend si peu de bruit :
Qu'une plume de colombe,
Qui dans l'air tournoie et tombe ;
Les fait fuir toute la nuit.

Mais tout dort... et cette foule
Surgit, grandit, se déroule,
S'éloigne en me souriant....
— Une cigale endormie,
S'éveilla ! — Sa voisine
Fit un vacarme effrayant.

.
Ils avaient passé la plaine.
Et, vers la ville lointaine,
Bien au-dessus des forêts,
Pendant quelque temps encore
Je les aperçus. — L'aurore
M'éclaira quand je rentrais.

LE ROSIER BLANC

Votre rosier blanc croît sur ma fenêtre :
C'est un souvenir. — Voici le printemps ;
Vous nous avez fui depuis si longtemps !
Que je m'étais dit : Il est mort peut-être....

La sève est en lui, la douleur en moi ;
A moi les regrets, comme à lui les roses.
Je murmure encor de plus tristes choses
A votre rosier, lorsque je le voi.

Puisque tout amour, puisque toute flamme
s'éteint ; puisque tout, du temps suit le cours :
Pourquoi dans mon cœur restez-vous, madame,
Pourquoi dans mon cœur restez-vous toujours ?

LE BOURDON

Les froids sont passés. — J'en suis sûr.
 J'ai vu le bourdon apparaître
 Sur le lilas de ma fenêtre.
 Le bourdon ! aux ailes d'azur,
 Frais éclos, veste diaprée ;
 Trépignant, la mine affairée,
 Luisant et d'un noir de velours ;
 Il était en grande livrée !
 Cet ambassadeur des beaux jours.

Quelles nouvelles, sur sa route,
 Raconte-t-il à mon lilas ?
 S'il bourdonne, alors je l'écoute ;
 Mais j'entends et ne comprends pas.
 Quand il se pose et se recueille,
 Il lui dit peut-être, tout bas :
 « L'espoir s'entrouvre avec ta feuille. »
 Ou : « Bonjour l'ami, je suis las. »
 Ou toute autre chose. — Il s'envole !
 Adieu, messager du printemps.
 Chargé d'annoncer le beau temps :
 Montrez-vous à ceux qu'il console !...
Bourdon qui paraît aussitôt,
signifie un été bien chaud !

— Déjà la plaine est vaporeuse ;
Dans cette atmosphère brumeuse
Le soleil darde ses rayons.
Malgré ses torrents de lumière,
On voit sur la nature entière
Ainsi qu'une immense poussière....
Dans ces vapeurs en fusions
Les cieux se mêlent à la terre :
Tout se confond aux horizons ;
Tout fermente et se régénère ;
Et, pendant ce divin mystère,
Tout est murmures et chansons !
Tout renaît, tout s'émeut, tout pousse ;
Tout verdoie, espère ou fleurit.
Les bois sont tout couverts de mousse ;
Et mars, comme mai, nous sourit.

— Giboulée ! adieu, tout rayonne ;
La charmille où l'arbre bourgeonne,
Et le ciel est couleur d'étain.
Adieu toutes les cheminées !
Nous aurons de chaudes journées....
— J'ai vu le bourdon ce matin.

Montmartre, 3 mars 1854.

SOIR

L'ombre incertaine
Voile la plaine.
Le soleil est couché,
L'oiseau perché.
La nuit commence...
Dans le sentier,
Le voiturier
Marche en silence.

Du paysan,
De l'artisan,
La fenêtre s'allume;
Le foyer fume.
J'entends japper,
De ma mansarde,
Un chien de garde
Qui veut souper.

Quand l'eau clapote
Et se cahotte
A travers les cailloux,
Rêver est doux.

Prêtant l'oreille
Au moindre bruit,
Pendant la nuit
Souvent je veille.

Si dans un trou,
Je ne sais où,
J'entends une chouette
Qui me répète
Son chant plaintif ;
Ses cris funèbres
Dans les ténèbres
Rendent pensif...

Penché j'écoute,
Non sur la route,
Mais au fond de mon cœur ;
Où, par bonheur,
Je me console.
Les nuits, les jours,
Rêvant toujours,
Mon temps s'envole.

— Si loin de tous !
Quittez-moi, vous
Qui m'obsédez sans cesse,
Sombre tristesse...

Ainsi l'autan
Toujours me glace
Alors qu'il passe :
Allez vous-en.

Splendide, austère,
La lune éclaire
La cime des forêts,
Les noirs cyprès.
Sans nulle ride,
L'étang serein
Semble, au lointain,
D'argent liquide.

— Ciel étoilé,
J'ai trop veillé...
Je ferme ma fenêtre.
Demain, peut-être
L'espoir vermeil,
Divine flamme,
Rendra mon âme
Gaie au soleil.

Long Hisland.

BERCEUSE

Enfant, si tu dors,
Les anges alors
T'apporteront mille choses :
Des petits oiseaux,
Des petits agneaux,
Des lis, des lilas, des roses ;
Puis, des lapins blancs
Avec des rubans,
Pour traîner loin ta voiture.
Ils te donneront
Tout ce qu'ils auront,
Et des baisers je t'assure !
Enfant, dors à mes accords,
Dors, mon petit enfant, dors.

Dors, petit enfant,
J'entends l'éléphant
Du grand Mogol ! Il s'avance
Portant sur son dos
Deux palanquins clos,
Que lentement il balance...

Dans les palanquins,
Sont les blanches lapins
Qui vont trainer ta voiture :
Les petits oiseaux,
Les petits agneaux.....
— Tu n'entends plus mon murmure.
Enfant, dors à mes accords,
Dors, mon petit enfant, dors.

L'OEUVRE D'ART

Si vers vous, ses regards s'étaient un jour tournés,
Si vous aviez pu voir son coquet petit nez ;
Si sa bouche cerise et ses cheveux d'ébène.
Vous étaient apparus seulement un instant
Roi, vous en eussiez fait aussitôt votre reine !
Peintre, je ne pouvais, hélas ! en faire autant.
Elle était ma Vénus, ma beauté, mon modèle.
Nulle n'était riieuse et charmante comme elle.
Bien qu'elle préférât, de ses propres aveux,
Aux tableaux les plus beaux, le bal le plus champêtre ;
Pour l'en aimer un peu moins, il me fallait être
Imbécile ou mauvais : je n'étais rien des deux.

Elle était belle et bonne, et sur cela j'insiste ;
 Elle était ravissante, et nullement artiste.
 M'imaginant, à tort, me grandir à ses yeux :
 Dans l'art je m'efforçais à faire de mon mieux.

Un jour, dans un tableau, j'avais peint son visage ;
 Son profil syriaque était splendide à voir ;
 J'étais fier de cette œuvre. Elle me dit, le soir :
 Pourquoi ne peins-tu pas sur émail ?... Quel dommage !

.....

M'en rapportant à vous, artistes, mes amis,
 Vous seuls apprécierez ce mot d'*émail*, là mis.
 — On préfère au géant, bien souvent un pygmée...
 Je n'étais grandi, moi, que par ma bien-aimée ;
 J'espérais son éloge.... et mon chef-d'œuvre fait :
 Mon Dieu ! ne produisit sur elle aucun effet.

Pour comprendre : l'*émail*, décoché sur ma gloire,
 Il faut être orgueilleux comme un peintre d'histoire !
 Qu'importe ? elle m'aimait, et je l'aimais aussi.
 — Et la moralité se trouve dans ceci :

Tout grandit par l'amour, c'est lui qui nous inspire ;
 La femme est l'instrument, mais c'est nous qui chantons.
 Soyons heureux ainsi. créons pour un sourire....
 Hélas ! puisque le luth n'entend pas les chansons.

DOULEUR D'UN CHARRETIER

Dia ! hue ! — Oh ! chacun de vous m'écoute,
Compagnons qui marchez à ma voix,
Sans jamais que mon fouet, sur la route,
Ne vous frappe une fois.

Dia ! hue ! — Oh ! dans l'hiver, par la bise,
Je trouvais bon souper, vous bon foin ;
Et de toi surtout, ma vieille grise,
Elle avait tant de soin !

Dia ! hue ! — Oh ! ma pauvre fille est morte !
A présent, qu'allons-nous devenir ?
Tous les soirs elle était sur la porte,
Pour nous voir revenir...

Dia ! hue ! — Oh ! sur la route, mes bêtes,
De bien loin nous étions reconnus.
Mais sa main, qui caressait nos têtes,
Ne nous touchera plus !

Dia ! hue ! — Oh ! c'était toute sa mère !
Même voix ! — Je n'ai pas de bonheur....
Mêmes yeux ! — Ma fille est dans la terre,
Et la mort dans mon cœur.

Dia ! hue ! — Oh ! la maison est déserte ;
Plus d'enfant ! pour l'embrasser le soir....
Plus de feu.... plus de chants ! — Quelle perte !
Je suis au désespoir....

Dia ! hue ! — Oh ! comme la route est triste !...
Tous les cinq, arrêtons-nous auprès
De Mathieu, le pépiniériste,
Pour avoir deux cyprès.

Dia ! hue ! — Oh ! nous passons par la Briche ;
Avançons, la Briche est encore loin.
— Qu'aujourd'hui, je voudrais être riche !
Pour pleurer dans un coin.

Dia ! hue ! — Oh ! plus ni femme, ni fille !
O mon Dieu ! que vous ai-je donc fait ?
En trois ans, je n'ai plus de famille !
Êtes-vous satisfait ?

Dia ! hue ! — Oh ! je vais boire à l'auberge,
Pour tâcher d'oublier mon chagrin.
Mes chevaux, puissiez-vous sur la berge,
M'écraser en chemin !...

Dia ! hue ! — Oh !...

LA SIESTE.



N'ouvrez pas encor les yeux,

Ma belle dormeuse ;

Le soleil est radieux,

Et vous radieuse.

Écoutez, tout en dormant,

Ce que je vous chante :

Je chanterai doucement,

Dormez, ma charmante !

Dormez dans votre beauté,

Bercez-vous d'un songe.

Mieux que la réalité,

Vaut un beau mensonge.

Quand vous vous réveillerez,

Ma petite reine,

Nous irons où vous voudrez :

Que l'amour nous mène !

Nous prendrons, si vous voulez,

Auprès de l'église

La route à travers les blés,

Quand viendra la brise.

Ou bien les petits sentiers
Autour du village,
Où saules et peupliers
Bordent le rivage.

Si nous trouvons en chemin,
Une batelière,
Nous irons jusqu'au moulin
Qui bat la rivière :
Nous nous arrêterons là.

— Plus tard, quand on passe,
On se souvient.... Tout cela
Dans le cœur se place.

Il est mille endroits fleuris.

— Si nous cherchons l'ombre,
Il est toujours, près Paris,
Des jardins sans nombre.
Nous irons dîner, joyeux,
Sous quelque tonnelle....
N'ouvrez pas encore les yeux,
Dormez, ô ma belle !

EN CE TEMPS-LA

Pauvre Jacques ! ton vieux moulin
Crépitaît au vent, sur la butte,
Et quand je heurtais à ta hutte,
Le soir, pour boire un pot de vin,
Aussitôt tu m'ouvrais ta porte,
Joyeux, tu me serrais la main.
Pauvre Jacques ! ton vieux moulin
A des jours heureux me reporte....

— En ce temps-là, j'allais m'asseoir
Sous les vignes de tes tonnelles,
D'où je m'amusais, chaque soir,
A voir planer les hirondelles
Tournoyant au soleil couchant.
C'était grand'fête en ma pensée,
Mon âme se sentait bercée,
Et tout était murmure ou chant.
Tout bruissait à mon oreille :
Le moulin, le vent sous la treille,

Les cigales dans tous les coins.
De mon banc, je voyais les foin,
Les blés, les bois et les prairies.
Toutes choses étaient fleuries....

La nuit, descendant le ravin,
Rentrant à l'auberge, en chemin
J'avais, pour embellir ma route,
L'espoir, le bruit du vieux moulin,
Les arômes d'un grand jardin,
Et les étoiles de la voûte.

— Depuis dix ans je ne t'ai vu ;
Tes cheveux étaient blanc de neige....
Bon meunier qu'es-tu devenu ?
Bon meunier que Dieu te protège !

ÉPITAPHE

Maintenant, mon enfant, sous ce gazon repose....
Et sur le rosier blanc qui le couvre aujourd'hui,
Mère ! en passant, cueillez chaque année une rose ;
Elle vous portera bonheur. — Priez pour lui.

LE BAISER

Comme un Génie, ouvre ton aile,
Baiser que je souffle au lointain ;
Pars, envole-toi vers ma belle ;
Va, mon baiser, j'ouvre la main....

Dis-lui que mon cœur solitaire
Loin d'elle est triste pour jamais ;
Dis-lui que la terre étrangère
A changé mes fleurs en cyprès.

Dis-lui combien je la regrette !
Comme mon horizon est noir ;
Et comme mon âme est en fête
En songe quand je peux la voir.

Pose-toi sur ses mains de reine,
Ou sur ses petits pieds d'enfant ;
Dis-lui que son amant, en peine,
Loin d'elle implore, espère, attend.

Pose-toi sur sa blanche épaule,
Ou bien sur ses grappes de jais ;
Dis-lui qu'elle ressemble au saule,
Quand ses longs cheveux sont défaits....

Pose-toi sur sa bouche rose ;
Tes frères aînés, bien souvent,
Y restaient jusqu'à la nuit close !
Mon baiser, vole avec le vent.

— Comme un Génie, ouvre ton aile,
Baiser que je souffle au lointain,
Pars, envole-toi vers ma belle ;
Va, mon baiser, j'ouvre la main.

Nouvelle-Orléans.

VILLANELLE

Bourdonne, légère abeille,
Sur les fleurs de mon jardin,
Ouvrière sans pareille.

Sur les fleurs ou sur la treille,
Je te vois chaque matin.
Bourdonne, légère abeille.

Viens jusque dans ma corbeille,
Prendre le suc du jasmin,
Ouvrière sans pareille.

Ou sur la rouge groseille,
Ou sur le lis ou le thym :
Bourdonne, légère abeille.

Salut ! petite merveille,
Tu composes ton butin....
Ouvrière sans pareil'e.

A toi l'aube, à moi la veille.
Chantons sur notre chemin....
Bourdonne, légère abeille.

L'âme de l'homme sommeille,
Ou s'illumine soudain :
Ouvrière sans pareille.

Aussitôt que Dieu l'éveille,
Cette âme suit ton destin....
Bourdonne, légère abeille.

Sa poésie est vermeille
Et n'a jamais de venin,
Ouvrière sans pareille.

Chrysalide elle est la veille....
Papillon le lendemain.
Bourdonne, légère abeille,
Ouvrière sans pareille.

FEMMES

Sexe beau, sexe bon, auquel je dois ma mère ;
Femmes, en souvenir de son amour pour moi :
Acceptez mon hommage. — A vous respect et foi. —
Puisque rien ne vaut mieux que vous sur cette terre.

Providence et soutien de nous, petits enfants ;
Source de tout bonheur, pour tous tant que nous sommes,
Mères pour nous petits, amantes pour nous hommes ;
Vous *emparadisez* dans vos bras triomphants !

Nul ne peut acheter votre amour. Il se donne.
En vous toute beauté, comme tout dévouement.
Pour ceux que vous aimez, on vous voit constamment
Abandonner pouvoir, rang, fortune, couronne.

Votre cœur courageux n'a de peur que pour nous.
Force mystérieuse.... (à l'homme porte close) ;
Secret de vous à Dieu. — Quelle divine chose
Que ce torrent d'amour qui s'épanche de vous !

A TRAVERS LES CHAMPS

La nuit tombait, et, sans nul doute,
C'était grand'fête en ce moment
Pour les cigales de la route :
Elles chantaient un air charmant.
Sur leurs élitres inquiètes,
Comme d'invisibles musettes
Elles chantaient un air charmant !

J'allais retrouver ma maîtresse,
Et mon cœur était si content !
Que, prenant part à l'allégresse,
Je m'assis sur l'herbe un instant.
En pensant à ma bien-aimée,
Au bord de la route embaumée
Je m'assis sur l'herbe un instant.

Mon esprit battait la campagne,
Ma pensée allait en avant,
Faisant des châteaux en Espagne !
— Les cigales chantaient au vent....
J'entendais Dieu dans ce murmure,
Je le voyais dans la nature....
Les cigales chantaient au vent !

Alors que je heurtais au gîte,
On m'attendait depuis longtemps....
Comme le temps s'envole vite,
Oh ! comme s'envole le temps !
— Douces amours découronnées
Déjà depuis bien des années....
Oh ! comme s'envole le temps !

LE SAULE

Étude d'arbre

Pourquoi regarder toujours l'onde ?
Pourquoi tant d'amère douleur,
Saulle pleureur ?
N'as-tu plus d'espoir en ce monde :
Es-tu courbé sous le malheur ?
Pauvre rêveur !

Si notre âme, au ciel monte et chante
Quand nous dormons du grand sommeil ;
Si le corps devient arbre ou plante
Sous le soleil ;

Si toute chose est transformée,
Peut-être qu'à ce même endroit
Quelqu'un mourut sans bien-aimée....

Et saule il croît !

Êtes-vous, fleurs pleines de larmes,
Et vous, saules ainsi penchés,
Comme sous de magiques charmes,
Des cœurs cachés ?

.....

Que cherches-tu dans la rivière,
As-tu perdu quelqu'un ici ?
A comprendre ta peine amère

Je cherche aussi.

Saule éploré, je t'en conjure,
Révèle-moi ce grand secret....

Mais je n'entends que ton murmure
Plein de regret....

Pourquoi regarder toujours l'onde ?
Pourquoi tant d'amère douleur,

Saule pleureur ?

N'as-tu plus d'espoir en ce monde ;
Es-tu courbé sous le malheur ?

Pauvre rêveur !

LE SOUVENIR

L'hiver, lorsque le vent pleure sur les tombeaux ;
Ou l'été, sous la brise, alors que nos pensées
Ont des ailes d'azur et volent, balancées,
Du brin d'herbe à la fleur, de la fleur sur les eaux....
Ou bien quand un clocher sonne au loin la prière,
Le souvenir, lueur qui brille la dernière,
Tamise, du passé, la cendre en poudre d'or.

A nos yeux éblouis apparaissent encor,
Comme un essaim léger bourdonne un soir de fête,
Les beaux jours disparus, les choses qu'on regrette,
Ceux-là qui nous aimaient.... Et ces foules, hélas !
Changent autour du cœur, volent autour des pas.

Souvenir ! joie en deuil, et reflet d'une flamme ;
Escorte du rêveur, mirage de son âme ;
Trésor, nimbe vermeil, mystérieux pouvoir,
Parfum de la tristesse, et rose sur le noir....

Car ainsi qu'une fleur a toujours son arôme,
Chaque doux souvenir a toujours son parfum.
Tel un tombeau fleuri : sous la brise il embaume,
Et ne contient pas moins les restes de quelqu'un !

SOLITUDE



Capricieuse destinée !
J'ai perdu, la même journée,
Et mon amour et mon oiseau.
Ma maîtresse s'en est allée....
L'allouette s'est envolée :
Je reste comme en un tombeau.

Quel silence dans ma demeure !
L'horloge ne marque plus l'heure,
Mon asile est abandonné....
Ils m'ont laissé là, seul et triste.
Qu'ils reviennent, si Dieu m'assiste,
Et tout leur sera pardonné !

Demandant le pourquoi des choses,
Je cherche à m'expliquer les causes
De ce subit éloignement.
N'y comprenant rien, je m'arrête;
Mais, malgré moi, ma pauvre tête
Y rêve encore à tout moment.

Oh ! c'est en vain que je réclame....
Ma maîtresse n'avait pas d'âme !
Mon oiseau pas d'attachement....
Ils m'étaient arrivés ensemble ;
Et, ce que le hasard rassemble,
S'éloigne aussi facilement.

Par malheur, je me remémore
L'oiseau qui chantait dès l'aurore,
Elle, chantant matin et soir.
Les murs prenaient un air de fête !
Mon illusion toujours prête,
Teintait de rose le coin noir....

Que dirai-je ? on ne pourrait croire
Qu'un bonnet laissé dans l'armoire,
Un seul petit bonnet, enfin,
M'a fait pleurer !... Pleurer, un homme !
Mais aussi, rien n'attriste comme
De se voir tout seul, un matin !...

Malgré ces semblants d'allégresse,
La vie était rude sans cesse,
Et le bien-être nul pour eux.
Leur gaité masquait ma tristesse....
— Mon allouette et ma maîtresse,
Ayez meilleur sort toutes deux !

— Hélas ! hélas ! où peut-elle être ?...
Grande ouverte était sa fenêtre ;
Comme la cage du moineau.
J'aimais beaucoup mon allouette,
Et toutes deux je les regrette ;
Mais plus la femme que l'oiseau !...

AU HAVRE

Salut, salut, ô noble France !
J'arrive, après six ans d'absence,
De l'Amérique, hélas ! hélas !...
— Et je dis : France chevalière,
Et je dis, France hospitalière :
Que des nations la première,
Nulle ne peut suivre ton pas.

Salut ! France, flambeau du monde,
Usine immense, où tout se fonde,
Et comme un Nil qui tout féconde,
Tu brilles de tant de splendeurs,
Qu'en abordant sur ton rivage,
J'ai senti pâlir mon visage
Et mes yeux se voiler de pleurs....

PIGEON

Ha ! petit pigeon blanc crotté,
Pour vous arranger de la sorte,
Vous mériteriez bien la porte,
Au lieu de l'hospitalité.

Quoi ! vous barbotez dans la fange,
Comme un cannelon roturier ?
Sans respect pour vos ailes d'ange,
Vous aussi, hantez le bournier ?

N'allez pas dire le contraire ;
Je vous ai vu dans le ruisseau ;
Ainsi qu'un pauvre prolétaire,
Fouillant, pataugeant.... C'est du beau !

Votre queue est pleine de boue !
Vous arrivez tout moucheté....
Et, devant moi, faites la roue !
Je vous conseille, en vérité !

Et que dirait votre pigeonne ;
Vous a-t-elle aperçu déjà ?
On ne charme jamais personne,
Avec un habit de goujat.

Vous, qui traverseriez l'espace,
En un clin d'œil, si vous vouliez,
Comment pouvez-vous, dans l'eau grasse
Et la vase, poser vos pieds?

N'avez-vous pas votre pitance,
Ne regorgez-vous pas de tout ?
On vous croirait dans l'indigence
A vous voir manger dans l'égout !

Ce petit cuistre, partout trotte...
Dès qu'il pleut, il semble enragé ;
On dirait, pour lui, que la crotte
Est un ornement obligé.

Il n'a plus qu'une patte rouge,
L'autre est noire. — Le petit sot
Revient de je ne sais quel bouge ;
Mais il est immonde, en un mot.

Venez ici, que je vous lave,
Et comprenez bien ma bonté :
Vous mériteriez d'être esclave....
Je vous rends à la liberté.

Cherchez des semblants de tourelles,
Cherchez des semblants de donjons ;
Respectez plus vos blanches ailes....
Volez haut, parmi les pigeons.

UN ARBRE QUI BOURGEONNAIT

La vie et la mort se souviennent :
Les uns s'en vont, les autres viennent.
— La feuille a l'hiver, nous les ans,
L'air a la brise et les autans.
L'homme, encor, sa joie et sa peine.
La nature seule est sereine.
Tout s'incline devant le sort.
L'un s'éveille, l'autre s'endort.
La feuille tombe, une autre pousse.
Et la nature, sans secousse
Creuse elle-même nos tombeaux.
De chacun des débris nouveaux,
Elle suce, immense vampire,
Tout ce qu'elle sait reproduire.

Aussi l'on voit tous les cent ans,
Ceux de l'époque disparaître;
Comme l'on voit, tous les printemps,
Aux arbres les feuilles renaître.

Et les petits enfants rians,
Comme des fleurs fraîches écloses,
Remplacent, vermeils et bruyants,
Tous ceux dont les tombes sont closes.

MADEMOISELLE J.

C'était une charmante fille !
Auprès d'elle j'allais m'asseoir.
— Elle travaillait à l'aiguille.
Je la voyais, matin et soir,
Coudre l'écharpe, la mantille :
Elle travaillait à l'aiguille.

Et sur des robes satinées,
A suivre ses petites mains,
J'ai passé bien des matinées...
Elle me contait ses chagrins.
A maudire nos destinées,
J'ai passé bien des matinées !

Puis encore, à la dérobée,
Pour nous rencontrer en chemin,
L'été, sitôt la nuit tombée,
Elle traversait un jardin.
Je m'y trouvais d'une enjambée,
L'été, sitôt la nuit tombée...

Une circonstance imprévue,
Me força de partir au loin.
Hélas ! qu'est-elle devenue ?
Où loge-t-elle et dans quel coin ?...
Pauvre fille ! sitôt perdue ;
Hélas ! qu'est-elle devenue ?

AU BORD DE LA MER

J'écoutais sur un roc et les vents et les mers.
La vague, en s'y brisant, venait perler ma joue.
Comme une aile d'oiseau, la voile sous les airs,
S'inclinait en penchant son grand mât sur sa proue.
Sur ce rocher croissaient deux frères arbres verts ;
Deux jumeaux éplorés, tournant comme une roue,
Sous la trombe qui fouille au fond des flots ouverts.
— Le sort, autre ouragan, ainsi de nous se joue.....
— Je me disais, au bruit de ces deux grandes voix,
De ces immensités qui grèudent à la fois,
Quand le flot, sous les vents, en montagnes s'entasse :
Tout lutte : l'arbrisseau contre un souffle du nord,
Les vents contre les mers, l'homme contre le sort :
Alors que la tempête en tourbillonnant passe.

UNE FÉE

J'ai vu sur une hirondelle
Messagère du beau temps,
Une fée, en sentinelle,
Guetter l'heure du printemps.

Plus petite que l'étoile
Qui scintille au ciel le soir,
Et qui par moment se voile
Pour être plus belle à voir ;
Elle attendait, lumineuse,
L'instant propice au départ.
Ma pensée était rêveuse....
Je l'aperçus par hasard.

Sur l'hirondelle perchée
Dans le trou noir d'un vieux mur,
La fée, à moitié cachée,
Brillait sur le fond obscur.
Elle avait une couronne,
De brins d'azur mêlés d'or !...
Et sa gentille personne
Resplendissait plus encor.

— « Belle comme l'espérance,
Légère comme elle aussi ;
Fée, allez-vous vers la France,
Tandis que je reste ici ? »

— Elle, presque sans bruïre,
Comme au lointain un doux air,
Me dit, avec un sourire :
Oui ! je vais traverser l'air.

— De cette ville étouffée,
Oh ! si je pouvais sortir
Avec vous, petite fée ;
Comme je voudrais partir !
J'irais revoir les rivages
Et les bois de mon pays....
Fée, hirondelle, nuages !
Quand reverrai-je Paris ?

.

— Que de regrets je devine....
Mais, je te soutiendrai, moi !
L'espérance est ma cousine ;
Je lui parlerai pour toi :
Je suis la fée insensée
Qui préside aux mille riens !
Aussi, je suis très-pressée....
Je pars. — Adieu ! — Je reviens.

.....

J'ai vu sur une hirondelle
Messagère du beau temps,
Une fée, en sentinelle,
Guetter l'heure du printemps.

Nouvelle-Orléans.

AH! PETIT DÉMON

— Ah! petit démon, à minuit,
Sans bruit
Tu viens voler ma vigne!
Que je t'y reprenne aussi tard,
Moutard!
J'irai te faire signe....

Cet enfant-là, fait mon malheur ;
J'ai peur
Quand je sommeille...

Il me semble qu'il doit grimper
Quelque part, afin d'attraper
Les raisins mûris de ma treille.

Je ne connais pas un gamin

Plus fin

Et plus alerte ;

Il passe par-dessus mon mur :

Et, si le raisin n'est pas mûr,

Il égrène la grappe verte.

L'autre jour, en rentrant chez moi,

Je voi

Sa blonde tête....

— Il est très-gentil, après tout ;

Mais il casse, il brise partout :

Pour me voler rien ne l'arrête.

Il doit avoir séduit mon chien....

Pour rien

Toujours il beugle ;

Mais, plutôt que de l'empêcher,

Mon gaillard s'en va se coucher,

Tourne la queue, ou fait l'aveugle.

Moi, qui de mes raisins muscats,

Fais cas ;

Vraiment j'enrage !

S'il revient encor s'y frotter,

Je m'apprête à le bien fouetter....

— Mais comme ce serait dommage !

Ah ! petit démon, à minuit,
Sans bruit
Tu viens voler ma vigne !
Que je t'y reprenne aussi tard,
Montard !
J'irai te faire signe.

LILAS

Toute fleur a, dans sa corolle
Et dans son calice entr'ouvert,
L'avertissement, le symbole,
Où, cependant, l'esprit se perd....

On préfère, pour une cause :
Qui l'œillet, le lis ou la rose ;
Ou le parfum d'une autre fleur.
Chacune garde en elle-même
Un souvenir d'amour suprême,
Épanoui pour notre cœur.

— Des lilas, l'arôme m'enivre !
Il me rappelle l'heureux temps
Où, quand je commençais à vivre,
J'allais en cueillir, au printemps,

Plein mes petits bras, pour ma mère ;
Et j'étais si sûr de lui plaire :
Que fier, j'attendais son retour.
Je profitais de son absence ;
Et j'avais, pour ma récompense,
Un baiser parfumé d'amour.

Fleurs, échos de ce temps prospère.
O frais lilas ! qu'elle aimait tant ;
A toutes fleurs je vous préfère.
Et quel fils n'en-dirait autant ?
— Dans l'ordre de la Providence,
Tout est mystérieux, immense....
Lilas ! qui m'entourez, je dis :
Que votre parfum tutélaire
Contient de l'âme de ma mère,
Bien qu'elle soit en Paradis !

CHANSON DE BUKINGHAM

Je vous ai vue,
O reine ! un soir....
Toute vêtue
De velours noir.

Je vous ai vue,
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.

Splendide belle
Qui m'ensorcelle,
L'amour ruisselle
De vos yeux bleus ;
Et j'ai, madame,
Perdu mon âme
Exprès pour eux.
Je vous ai vue
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.
Je vous ai vue,
O reine ! un soir....
Toute vêtue
De velours noir.

Royale idole,
Votre parole
Charme et console
Un fou d'amour.

O vous, la cause
Que tout est rose
A votre cour :
Je vous ai vue,
O reine ! un soir....
Toute vêtue
De velours noir.
Je vous ai vue,
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.

Beauté sereine !
Ma souveraine,
Sous votre chaîne
Esclave heureux ;
Belle honorée,
Belle adorée,
Belle aux yeux bleus :
Je vous ai vue,
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.
Je vous ai vue,
O reine ! un soir....
Toute vêtue
De velours noir.

Reine de France,
Mon existence !
Mon espérance
Est près de vous !
L'amour enivre,
Je ne puis vivre
Qu'à vos genoux !
Je vous ai vue,
O reine ! un soir....
Toute vêtue
De velours noir.
Je vous ai vue,
O mes amours !
Toute vêtue
De noir velours.

UN VILLAGEOIS

Chez nous, le pain remplit les huches,
Et les celliers sont pleins de vins ;
Et les greniers combles de bûches
Et de toutes sortes de grains.

Je suis d'un village
Où les habitants
Sont à l'ouvrage
Et vivent contents.

Mon pays a pour entourage :
Des vignes, des champs, des forêts ;
Les maisons, un premier étage ;
Et les rosiers grimpent après.
Le dimanche, la messe dite,
Chacun, en habits de gala,
Pour s'amuser court au plus vite,
Sans qu'on trouve mal à cela.

Je suis d'un village
Où les habitants
Sont tous à l'ouvrage
Et vivent contents.

Les enfants, bonheur des familles,
En bandes s'échappent joyeux.
Les garçons embrassent les filles ;
Sous les arbres boivent les vieux.
Certes, je respecte les autres ;
Mais les vieux de mon cher pays
Sont d'autres drilles que les vôtres :
Ils vivent cent ans accomplis !

Je suis d'un village
Où les habitants
Sont tous à l'ouvrage
Et vivent contents.

Chez nous l'on ne voit pas d'homme ivre.
Notre pays produit du vin !
C'est pourquoi l'on peut y bien vivre,
Être joyeux jusqu'à la fin.
Le beau pays, le beau village !
Ah ! si vous en étiez, je crois,
Vous crieriez encor davantage,
Comme moi, par-dessus les toits :

Je suis d'un village
Où les habitants
Sont tous à l'ouvrage
Et vivent contents.

Pas de pauvreté, de paresse ;
Des vigneron, des laboureurs.
On n'y connaît nulle tristesse ;
C'est un pays de travailleurs.
Moi, je suis là le seul poète ;
Ils m'appellent un paresseux !
Ne m'estimant qu'aux jours de fête,
Alors que je chante pour eux.

Je suis d'un village
Où les habitants
Sont tous à l'ouvrage
Et vivent contents.

On dit : On ne croit plus.... que sais-je ?
Mais, quand passe notre curé,
Les cheveux blancs comme la neige,
Car il a l'air d'être poudré,
On met bas chapeaux et casquettes,
Et lui nous dit avec bonté :
Aimez-vous bien, soyez honnêtes,
Soyez joyeux, c'est la santé !

Je suis d'un village
Où les habitants
Sont tous à l'ouvrage
Et vivent contents.

Il est un fait auquel je-pense,
Sur lequel j'appuie un moment :
Une vieille salle de danse
Est notre unique monument.
A la Noël on s'y rassemble,
Chacun apporte son cruchon ;
On soupe, on danse, on chante ensemble,
Gaîment : *la mère Godichon* !

Je suis d'un village
Où les habitants
Sont tous à l'ouvrage
Et vivent contents.

DE GUEULE A TROIS PALS DE VAIR AU CHEF D'OR

M'en allant à Morte-Fontaine,
Un soir je traversais la plaine ;
Le soleil d'or, à l'horizon,
Semblait le chef de mon blason.

Comme l'oiseau, sur une tombe,
Dans l'ombre, chante ses chansons :
Sur les débris, quand le jour tombe,
Poëte, je trouve des sons.

Je chante, et mon chagrin s'envole ;
Le bruit fait fuir le corbeau noir ;
Pendant ce temps je me console.
Tristesse, adieu ! bonjour, espoir !

Mon âme est très-souvent froissée....
Mon orgueil encor plus souvent ;
Quand je me reporte, en pensée,
A ce qui fut auparavant....

Mon patrimoine est à la France.
 Ils sont fondus, les écus d'or !
 — Je n'ai plus, par droit de naissance :
 Que la vergogne, autre trésor.

Toute noblesse est souveraine.
 Écho bien lointain d'un grand nom,
 Je ne courbe le front qu'à peine,
 Et n'implore jamais pardon.
 Je ne demande rien, en somme ;
 Ne flattant pas, on le sait bien :
 Ma route est solitaire comme
 La route où l'on ne gagne rien.

Et de l'art je me glorifie !
 J'aime mieux, content de mon sort,
 Être de ceux qui font la vie,
 Que de ceux-là qui font la mort.
 Et, philosophe par contrainte,
 Ne trouvant pas le monde laid,
 Je n'y veux rien changer, de craint
 De le faire moins bien qu'il n'est.

J'ai retenu, sur toute chose,
 « Qu'il faut voir au-dessous de soi ; »
 Et quand pour moi tout n'est pas rose,
 Je regarde au-dessous de moi.

— Ainsi, toute splendeur s'efface....

Mais qu'importe à l'humanité ?

Une autre splendeur la remplace ;

Et je redis, sans vanité :

M'en allant à Morte-Fontaine,

Un soir je traversais la plaine ;

Le soleil d'or, à l'horizon,

Semblait le chef de mon blason.

CHINOISERIE.

On entendait, au lointain,

Tinter un son argentin

De triangles, de sonnettes,

De tambourins, de clochettes :

C'étaient des gens de Nankin,

Des mandarins en goguette,

Qui revenaient d'une fête,

D'une fête de Pékin.

Ils étaient dans des gondoles

Où brillaient, en girandoles,

Mille feux. C'était le soir.

Des lanternes, bien fermées,
Resplendissaient allumées ;
Et des torches enflammées
Éclataient dans le flot noir,
Sous des flocons de fumées....

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

Les rameurs, sur l'eau profonde,
En mesure effleuraient l'onde.
Le gai cortège avança.
Comme une baigneuse lasse,
Qui mollement dans l'eau passe ;
Chaque gondole, avec grâce,
Alors près de moi passa ;
Et j'étais triste à ma place.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argentin.

— De jeunes femmes rieuses,
Sous des tentures soyeuses,
Ne savaient rien refuser ;
Et, près de tables chargées
De mets, de fruits, de dragées ,

Quelques belles saccagées....
Laisseraient tout prendre au baiser,
Dans un doux sommeil plongées.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argent.

Sous les arbres du rivage,
Un malheureux, au passage,
Vint tendre sa maigre main....
Les mandarins, en goguette,
Dont chacun était poète,
S'émurent de sa requête;
Cet homme, sans riz, sans pain,
Eut large part de la fête.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argent.

On souleva les dormeuses,
Et ces belles paresseuses,
Ne voulant pas s'éveiller,
Se laissèrent, sur la plage,
Doucement, selon l'usage,
Déposer par l'équipage,
Sans cesser de sommeiller,
Malgré chansons et tapage !

On entendait, au lointain,
Tinter un son argent.

— Aimons, chantons ! — Éphémères,
Passons au bruit de nos verres ;
Soyons tout le jour joyeux.
Plus on est gai, plus on donne ;
L'amour fait l'âme si bonne !
Aimons, donnons. — Chaque aumône
Sert d'échelon vers les cieux ,
Quand la dernière heure sonne.

On entendait, au lointain,
Tinter un son argent
De triangles, de sonnettes,
De tambourins, de clochettes :
C'étaient des gens de Nankin,
Des mandarins en goguette,
Qui revenaient d'une fête,
D'une fête de Pékin.

PRISONNIER

O mon compagnon de prison !
Je demande ta guérison

A Dieu, notre seul maître.
Il ne peut te laisser mourir
Je n'ai rien pour te secourir....
 Quelqu'un viendra peut-être....

Ami, resté dans le malheur,
Je t'échauffe en vain sur mon cœur ;
 Sur toi la mort s'épanche....
Ton cœur dévoué ne bat plus,
Mes cris ne sont pas entendus,
 Et ta tête se penche....

Geôlier, geôlier ! sauvez mon chien !
Pour le secourir, je n'ai rien.
 Au nom de votre mère,
Geôlier ! prenez pitié de lui !
C'est tout ce qui m'aime aujourd'hui,
 Tout ce que j'ai sur terre.

Le geôlier ne répondit pas.
On n'entendit son bruit de pas
 Que dans la matinée.
Le chien mourut dans la prison,
Et l'homme perdit sa raison
 Dans la même journée.

UN CHANT D'ARTISTE

Le nez au vent, l'espoir aussi,
J'allais ainsi
Cherchant fortune.
Hélas! pourtant, j'ai tant marché,
Penché
Au clair de lune.
Comme à présent, sachez-le bien.
Je n'avais rien,
C'est peu de chose !
Mais, dans l'avenir ayant foi ;
Pour moi
Tout était rose.

Aussi combien de rêves d'or
Ont pris l'essor,
Douce chimères.
Mes beaux jours se sont envolés...
Allez,
Mes jours prospères.
Allez, vous n'êtes pas nombreux
Mes jours heureux :

C'est l'espérance
Qui faisait briller dans leur cours,
Ces jours
Sans importance.

Maintenant je n'ai plus d'espoir.
L'ouragan noir
Souffle à ma porte.
Mais je dis à ce triste accord
Du nord :
Mugis ! qu'importe ?
L'amour est toujours sans pareil,
Le ciel vermeil,
Votre âme pure.
Une plainte n'arrête pas
Le pas
De la nature.

Tout s'épanouit au printemps.
Comme en mon temps
Tout naît, ou pousse :
Les femmes, les fleurs, les chansons,
Les sons
D'une voix douce.
Je chante et je vais en avant ;
Je suis du vent

La grande route....
Nous irons, chacun notre tour,
Un jour,
Au ciel sans doute.

EN PASSANT

J'ai vu hier un chaumière
Sur les bords du lac d'Enghien;
Un beau chalet sous du lierre.
J'allais à Saint-Gratien.

Du chalet, couvert de lierre,
Les arbres couvraient le toit.
La porte de cet endroit
Me semblait hospitalière.
Et fatigué du chemin,
En contemplant cet asile
Frais, ombreux, joyeux, tranquille.
Je me disais : Si demain

J'héritais d'une chaumière
Sur les bords du lac d'Enghien;
D'un chalet couvert de lierre,
Je m'en contenterais bien!

Dans des massifs de verdure
On distinguait un dressoir
Lumineux sur un fond noir.
Là, melon, fruits, onde pure,
Vins au frais pour le festin,
Resplendissaient à la vue.
Je passais tout en revue,
Ayant grand'soif et grand'faim...

Mais poudreux, sur la grand'route
Arrêté pour m'appuyer,
Debout sous un peuplier
Nul ne m'aperçut sans doute,
J'entendais rire aux éclats.
Puis, après un bruit de cloche,
Un gros dindon à la broche
Fut suivi par d'autres plats....

Un groupe de jeunes femmes
Souriaient là, gentiment,
Soit de quelque compliment,
Soit de quelques autres dames....
N'étant pas un indiscret,
Sans m'arrêter davantage ,
Je côtoyais le rivage
Qu'un soleil jaune dorait.

Soleil jaune, c'est orage.
L'orage me prit au bois.
C'était le moment, je crois,
Ayant la pluie au visage ;
De redire avec raison :
Madame la Providence,
Hélas ! je n'ai pas de chance ;
Si j'avais une maison,

Si j'avais une chaumière
Sur les bords du lac d'Enghien ;
Un beau chalet sous le lierre :
Je m'en contenterais bien.

26 juillet 1853.

PRIÈRE

Dans notre nuit, dans nos misères,
Seigneur ! prenez pitié de nous.
Seigneur ! l'éternité c'est vous ;
Prenez pitié des éphémères....

Tout-Puissant ! que nous implorons
En tout pays, dans toute église ;
Que votre clarté nous conduise ;
Sans elle, nous succomberons.

Seigneur ! éclairez nos raisons
D'un seul rayon de votre Gloire ;
Seigneur ! notre nuit est si noire....
Qu'à tout angle nous nous brisons.

Seigneur ! Seigneur ! inspirez-nous
La bonté, qui nous grandit l'âme,
Et la justice, sainte flamme
Qui ne peut venir que de vous.

Seigneur ! faites qu'un malheureux
Rencontre toujours sur sa route
Quelque noble cœur qui l'écoute ;
Et bénissez-les tous les deux.

Et par Jésus-Christ Rédempteur,
Pardonnez-nous nos grandes fautes.
Nos têtes, multiples et hautes :
Se courbent devant vous, Seigneur !

A MON AMI E. C.

compositeur

Il est de ces doux airs, époque dans la vie ;
De ces airs d'autrefois, qui nous font tressaillir....
Prismes des temps passés ; pour notre âme ravie
Ils ont tous les parfums d'un touchant souvenir.

Hier j'entendis chanter, au pied de ma fenêtre,
Un orgue, rien de plus. Comme un magicien,
Ce chant vint évoquer et me fit apparaître
Bien des êtres aimés, et dont je n'ai plus rien.

Ce chant me rappelait d'heureux jours dans ma vie ;
Je suspendais mon âme aux ailes de ce chant ;
Ses notes lentement vibraient.... et l'harmonie
M'emportait dans l'espace au beau soleil couchant.

Comme tout bonheur fuit, toute note s'achève ;
J'avais vu resplendir ma couronne de roi.
Le chant en s'envolant fit envoler mon rêve,
Et la réalité sombre plana sur moi.

— Ainsi, l'art est la chose immortelle et sonore ;
L'art est la grande voix, mon cher musicien,
Qui retentit partout, et qui console encore ;
Chante, chante toujours, toi qui chantes si bien.

Compose, avec ton cœur, bien des mélancolies....

Compose tes doux airs, suis aussi ton destin.

Moi, si je deviens vieux, toutes tes mélodies

Feront hocher ma tête et trembloter ma main.

Je me rappellerai : *Violette* embaumée,

Ta chanson d'*Hégésippe*, et tant d'autres purs chants ;

Et je dirai, pensif, à mes petits-enfants :

J'ai vu, de cet ami, surgir la renommée !

PANTOMIME

Pierrot, qui fait de mauvais tours

Toujours,

Quand on le laisse faire ;

Voyant un essai de ballon

En long ;

Dit : Voilà mon affaire....

Il s'agit de le retenir

Au moment de partir.

C'était au coucher d'un soleil

Vermeil ;

Le temps était superbe.
Le hameau fêtait saint Crépin.

Crispin

Était couché dans l'herbe.
Pierrot blotti, près des piquets.
Se tenait aux aguets....

Le Léandre faisait jabot.

Ce Beau,

Dans son orgueil suprême,
Les reins cambrés et l'air vainqueur,
Sans cœur

Et sot comme lui-même,
Se rengorgeait, — le nez au vent
Et la jambe en avant.

Pendant que Cassandre avec art,

Au quart

Au moins de tout le monde,
Démontrait : qu'en brûlant du foin,
De loin

La sphère était plus ronde :
La Colombine à l'air coquin,
Lutinait Arlequin.

Gille dit qu'il vit le moment,
(Il ment,

Il était de cuisine),
Où Pierrot, étendant soudain
La main
Quand partit la machine,
Puni de son esprit pervers,
S'enleva dans les airs.

Car à la corde il se cabrait,
Tirait....

On criait : Tire ! tire !
Mais le ballon suivait toujours
Son cours....

— Aux grands éclats de rire,
Pierrot gigottait sur Paris
En poussant de longs cris.

On ne vit bientôt qu'un point noir.
Le soir

Jetait son voile immense ;
Puis on ne vit plus rien du tout.
Surtout,

Mons Pierrot, bonne chance !
Chacun, en tournant le talon,
Dit bonsoir au ballon.

Pierrot pendu perdait l'espoir,
Sans voir

Comme une tache grise
Où l'aréostat s'abattait ;

C'était

Sur le toit d'une église
Et sur la flèche du clocher....

— Pierrot put s'accrocher .

Vois, Pierrot, la morale en tout ;

Surtout

Au bout de toute corde....

Tu trouvais, voulant faire tort,

La mort :

Sans la miséricorde

De Dieu qui t'entendit hurler ;

Tu pouvais t'empaler !

Enfin, tiré de cet endroit,

Et droit

De froid, de peur malade ;

Pierrot, tout pâle, au cabaret

Paraît,

Boit une ample rasade ,

Se réchauffe et mange soudain

Trente aunes de boudin !

Léandre, Cassandre, Arlequin,

Crispin,

Gille et la Colombine
Survinrent avec des bâtons....

— Partons !

Dit-il, voyant leur mine.
Et Pierrot, de chez l'hôtelier,
S'échappa.... sans payer.

AMOUR DES GRANDEURS

Quand on a maisons, jardins,
Vignes le long des chemins ;
Quand on est propriétaire
De quatorze arpents de terre !
Quand on a granges, cellier ;
Ne pas être marguillier !
Marguillier de la paroisse....

Quelle angoisse !

Quel funeste sort,
C'est un peu trop fort !

Je croyais être certain
Du suisse et du sacristain ;
Mais il paraît que les drôles
N'ont pas tenu leurs paroles,

Malgré mon vin qu'ils ont bu....

— Oh ! ne pouvoir être élu

Marguillier de la paroisse. ..

Quelle angoisse !

Quel funeste sort,

C'est un peu trop fort !

Il est élu, lui, Thomas !

Il est marguillier ! — Moi pas.

Alors qu'il courbe l'échine

Et qu'à l'église il s'incline

Au milieu du banc d'honneur ;

Il est là pour mon malheur :

Marguillier de la paroisse....

Quelle angoisse !

Quel funeste sort,

C'est un peu trop fort !

Je ne puis même dormir

Sans voir en rêve, surgir

A la place que j'envie,

Ce Thomas, mort de ma vie !

Qui me dit : (c'est outrageant)

Je suis, malgré ton argent :

Marguillier de la paroisse !...

Quelle angoisse !

Quel funeste sort,
C'est un peu trop fort !

— Ils m'appellent un vieux gueux
Sans pitié des malheureux,
Spéculant sur les misères....
Bah ! des propos de commères,
Redis je ne sais pourquoi....
M'empêcheraient d'être, moi,
Marguillier de la paroisse !...

Quelle angoisse !
Quel funeste sort,
C'est un peu trop fort !

Quand on a granges, cellier,
Ne pas être marguillier !
Quand on est propriétaire
De quatorze arpents de terre !
Quand on a maisons, jardin,
Ne pouvoir pas être enfin
Marguillier de la paroisse ?...

Quelle angoisse !
Quel funeste sort,
C'est vraiment trop fort !

A LA FORTUNE

Toi qui n'es pas ma cousine,
En vain tu me fuis, coquine,
Afin de me chagriner;
En vain tu me fais la moue,
Je m'en moque. — Sur ta roue
Vas au loin te promener !

La singulière voiture ;
Digne de toi, je t'assure,
Qui souvent manques de goût.
Sur l'onde, ton vrai symbole,
Loue au moins une gondole ;
Toi qui peux acheter tout.

— Alors que beaux de jeunesse,
Nous t'implorons tous sans cesse,
Tu ne sais que refuser.
Tu te donnes, folle fille,
A plus d'un porte-béquille,
Sans force pour t'embrasser.

Mais, puisque tu te hasardes,
Monte donc dans les mansardes,

O fortune ! plus souvent ;
L'hiver, quand la bise est forte,
Tu calfeutreras la porte
Qui laisse passer le vent.

C'est dans un coin solitaire,
En but à toute misère,
Que plus d'un penseur grandit.
Là, chaque chose est bien sombre....
Mais souvent l'œuvre dans l'ombre,
Pour l'avenir resplendit.

Comme un renard sous la treille,
Voyant la grappe vermeille,
Trouve les raisins trop verts :
Je te méprise, fortune !
Mais je te garde rancune ;
A me négliger, tu perds !

Quoi ! tu n'as donc nulle honte ?
Depuis le temps que je monte
Au haut de chaque escalier....
Sans pitié pour ma paresse,
D'accepter quelque richesse
Tu ne viens pas me prier ?

Pour agir de cette sorte,
Si tu heurtes à ma porte,

Je ne te l'ouvrirai pas,
Va-t'en chez tous ceux que j'aime,
Et s'ils te traitent de même :
Au diable porte tes pas !

MÉLANCOLIE

Il vient un jour où l'homme ouvre les yeux, et doute
Si le bien est le mal, si le mal est le bien ;
Il se demande alors s'il a fait fausse route,
Et si l'art rayonnant est quelque chose ou rien.

Rien, il ne le croit pas ; mais il courbe la tête ;
Épuisé de la lutte, il s'abandonne au sort....
Il se résigne et dit : tempête sur tempête,
Ma barque va sombrer, à quoi sert mon effort ?

Chaque orage, en passant, emporte de ma voile :
Pour la raccommoder, je n'ai plus de morceaux ;
Mon cœur n'a plus d'espoir, mon ciel n'a plus d'étoile.
Comme une lampe pâle éclairant des tombeaux :
Mon âme triste, attend que le jour veuille naître.
Vous ! qui croyez au jour d'un éclat tout nouveau :
Quand donc cet œil de feu viendra-t-il m'apparaître,
Et plonger ses cils d'or jusque dans mon caveau ?

Au hasard ballotté de chimère en chimère,
J'ai cherché vainement un sort plus fortuné;
Mon collier d'espérance, hélas ! est égrené....
Le fil seul m'est resté, les perles sont à terre.

Comme parmi des loups, un imprudent mouton,
Mordu, meurtri par eux, en fuyant leurs colères,
Aux ronces des sentiers laisse de sa toison :
J'ai laissé des lambeaux de mon cœur aux misères.

UNE VIEILLE CHANSON

C'est l'été, l'air est pur, et chaque arbre, en silence,
Dans un parc embaumé lentement se balance
Sous la brise, et la voix sonore de l'oiseau
Retentit dans l'espace et l'ombre. Le jet d'eau
S'élance, monte en gerbe et retombe en poussière
Qui brunit un côté de sa vasque de pierre.
Les massifs sont carrés, et le sable est bruyant
Sous les pas de celui qui vient en souriant :
C'est notre roi Henri, cherchant sa Gabrielle;
C'est un auteur, ému de la chanson nouvelle

Qu'il vient de composer.... Il attend le retour
De sa mie. Il s'assied ou marche tour à tour ;
Il est impatient de la voir. Sa pensée
D'un juste orgueil enfin est désormais bercée....
Il songe à ce couplet qu'écrivit en entier
Sur la vitre, à Chambord, le roi François premier :

« Souvent femme varie,
« Bien fol est qui s'y fie.
« Une femme, souvent,
« Est une plume au vent ¹. »

Ah ! disait-il, François ! avec ta grande épée
Tu ne m'effrayais pas ; mais quand, l'âme trompée,
Tu traças sur la vitre, un si charmant refrain,
Qui n'est pas autre chose après tout, qu'un quatrain,
Je te portais envie... A chacun sa faiblesse ;
A ma cour, dans mes camps, je l'entendais sans cesse.
Il me semblait parfois, qu'on le faisait exprès.
Quoi dire?... il fallait bien me taire. Je souffrais.
Je souffrais d'autant plus que c'était ridicule.
Mais, maintenant, je suis devenu ton émule !
C'était un beau fleuron que ces quatre vers-là ;
Et ta muse, ô François ! pour mon dam les perla.

¹ Je crois devoir prévenir le lecteur que Henri IV fait un anachronisme. Les deux derniers vers ont été ajoutés par Victor Hugo, dans le drame : *le Roi s'amuse*.

J'ai donc mon chant aussi ! poursuivait Henri quatre ;
Ils disent : que je sais aimer, boire et me battre....
Ils diront bien aussi : chanter ! — Mort Dieu ! François,
Tu m'empêchas, la nuit, de dormir bien des fois !
Je ne m'explique pas un tel enfantillage ;
Mais on a sa folie en tous temps, à tout âge.
C'était plus fort que moi ; j'aurais, pour un quatrain,
Donné, comme l'on dit, l'un des doigts de ma main.
Mais j'ai fait un couplet, *ventre-saint-gris* ! qui compte !
François a quatre vers ! j'en ai huit à mon compte.
— Comme au second couplet, je ne peux parvenir ;
Je m'en tiens là. — J'entends Gabrielle venir....

(Il chante.)

Charmante Gabrielle !
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars ;
Cruelle départie !...
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour....

Elle s'était blottie, et comme une gazelle,
S'élança, redisant : Charmante Gabrielle !
Oh ! que viens-je d'entendre, et que chantez-vous là ?
Quel poète, Henriot, peut avoir fait cela ?

Redites-moi ce chant, que je trouve admirable.
Comme l'on est heureux d'avoir talent semblable !
Et cet air ! oh ! cet air si ravissant aussi...
Mon roi, recommencez , asseyez-vous ici ;
Venez, mon ménestrel, sur ce banc de verdure,
Je n'ai rien entendu de plus doux, je vous jure !
Je vous reconnais bien, mais.... non pas autant moi.
Est-ce que je suis donc si charmante ? ô mon roi !

A son sourire, alors comme un sourire d'ange,
Henri disait en lui : Jamais femme ne change !

C'est depuis ce jour-là que nous vint, je le croi,
Le dicton populaire : *Être heureux comme un roi.*

Jamais les bataillons, ou les bruits de ferrailles
Des escadrons poudreux, revenant des batailles,
Et le drapeau de France, à la noble blancheur,
Se déployant au loin, flamboyant et vainqueur,
Pour entrer dans les murs des provinces conquises,
Aux retentissements des cloches des églises
Et des clairons bruyants, ne touchèrent son cœur :
Comme cette louange et ce succès d'auteur !
Est-il bonheur plus grand, que plaire à qui vous aime,
Avec une œuvre d'art, splendide pour soi-même ?

Henri quatre, éperdu, près d'elle s'approchant,
Nomma tout bas l'auteur, et répéta son chant.

Il venait de finir ; la note fugitive
Vibrant encor dans l'air. — Elle lui dit, pensive :
Mon Dieu ! comme je t'aime ! et, pour moi, quel malheur !
Si je mourais, Henri... car j'ai trop de bonheur....
— Est-ce que vous allez vous remettre en campagne,
Et guerroyer encor contre ceux de l'Espagne ?
J'ai le pressentiment que si vous courez sus....
Eh bien ! mon Henriot... je ne vous verrai plus.

Allons, bon ! maintenant, te voici toute en larmes !
Au diable la chanson, le départ et les armes.
Ah ! maudits Espagnols, si je vous tiens, un jour,
Il vous cuira d'avoir fait pleurer mon amour.
Sois raisonnable ! — A moins que dans ma Picardie
Ils osent s'avancer ; Tu Dieu ! la mélodie
Qu'ils chanteront par là.... Mais ils n'y viendront pas.
Allons, pleureuse enfant, donnez-moi votre bras.
Essuyez vos yeux bleus, et sur vos lèvres roses
Les sourires viendront en parlant d'autres choses.
Ah ! j'ai fait un beau coup ! disait le pauvre Henri.

— Je ne suis qu'une folle, et maintenant je ri....
On a, tu le sais bien, des moments de tristesse ;
Cela ne prouve rien. L'autre jour, à la messe,
J'avais le cœur si gros ! et, je ne sais pourquoi,
Que je m'en suis allée en pleurant, ô mon roi !

— Quel besoin donc as-tu d'aller chanter les vêpres ?
C'est bien fait ! -- Le mauvais ! -- Les cagots sont des lèpres !
— Oh ! vilain huguenot ! — Moi ? non ; Luther, Calvin,
S'ils m'attrapent jamais, qu'ils sonnent le tocsin.
— Vous ne croyez à rien. — A toi, ma Gabrielle !
Je crois en Dieu surtout, qui t'a faite si belle !
Je crois à tes matins rayonnant sur mes soirs ;
Mais non pas, je l'avoue, à tous ces hommes noirs...
Je crois en ton amour, ma belle enchanteresse ;
Ne me reproche rien, Paris vaut une messe !...
Qu'importe qu'ils soient grecs, juifs, chrétiens, musulmans !
Dieu n'a-t-il pas fait tous les hommes ses enfants ?

— Vous êtes un démon, qui m'avez pris mon âme.
— Toi, l'envoyé du ciel, sous ta forme de femme.
Il faut aimer la France, amie, autant que moi,
Pour conserver l'espoir quand je suis loin de toi.

— Oh ! comme vous savez faire le bon apôtre !
Puisque tu m'aimes tant, voyons, chante-moi l'autre ?

— Quel autre, mon amour ? — Mais, le second couplet
De ce chant ravissant que vous nous avez fait.

— Si tu veux deux couplets... Oh ! qu'à cela ne tienne...
Je n'en ai fait qu'un seul, pour que l'on s'en souvienne

Bien plus facilement... et... ce chant limité
Vaut mieux.... Dans l'art, il faut de la simplicité.
Toi, tu veux deux couplets?... cela fera la paire!
En aimes-tu mieux trois?... je m'en vais te les faire...

--Si c'est moins bien pourtant?--Parbleu ! c'est aussi sûr,
Que la grenade est rouge et le ciel bleu d'azur.

Ce mauvais pas franchi, près de perdre sa gloire,
Henri, dès ce moment, pour garder la victoire,
Comme un désespéré redoublant son effort ;
Finit par la convaincre et lui prouver son tort.

Une femme est toujours de l'avis de qui l'aime.
Elle voulut ce chant ainsi, pour elle-même.
Henri le lui redit avec plus d'âme encor,
Et la brise emporta deux baisers pour accord.

DENISE

Au bruit de son moulin,
La semaine dernière,
Denise, la meunière,
Chantait dans son jardin :

« Que ne suis-je marquise !
Je serais belle aussi.
Je n'aime nul d'ici,
Nul d'eux n'est à ma guise....
Ah ! le vilain village,
Et les vilains garçons !
Les vilaines chansons
Le vilain entourage ! »

En passant, j'entendis,
De la belle meunière,
La chansonnette entière,
Et je vous la redis :

« Oui, si j'étais marquise,
J'aurais de beaux atours;
Puis, un banc de velours
Au milieu de l'église.

Moi, j'aime la noblesse,
La beauté, la grandeur :
Je préfère l'honneur,
A la seule richesse. »

Voilà ce que disait,
Denise, la meunière,
A l'âme noble et fière.
Un prince l'écoutait...

En voyant son visage
Au travers d'un buisson.
Il reprit sa chanson,
Caché par le feuillage :
« Si vous voulez, Denise,
Vivre dans la grandeur :
Je serai le seigneur
Qui vous fera marquise ! »

Elle cueillait du thym,
Ou des fleurs ; mais qu'importe :
Elle a fermé la porte,
La porte du moulin.

RÊVE



Cette nuit, doux mensonge !
Sous mes rideaux, en songe
J'errais dans un grand bois....
J'avais, toujours plus belle
Et contre mon cœur, celle
Qui m'aimait autrefois...
Je la voyais sourire :
J'aurais voulu parler....
Je ne pouvais rien dire
Et me sentais pleurer...

Nous étions sous l'ombrage
D'un cerisier sauvage.
Elle fit un bouquet
De cerises mûries,
De fleurs épanouies,
De fraises, de muguet.
Puis, de la verte allée,
Où je la retrouvais :
Elle s'est envolée !
Comme elle je volais....

A travers les campagnes,
Au-dessus des montagnes,
Enlacés nous allions ;
Ou bien, sur les prairies
Onduleuses, fleuries,
Penchés, nous descendions....
Puis l'aube vient à naître.
Et mon esprit troublé,
Hélas ! vit disparaître
Son beau rêve étoilé.

Maintenant, ma pensée
Loin de vous est bercée
De votre souvenir....
Et, quand le jour s'achève,
Je tends mes bras au rêve
Qui ne veut plus venir.
— Je vous ai dit, madame,
Mon rêve le plus doux.
Mais vous avez mon âme,
Et je n'ai rien de vous.

LA MEUNIÈRE

Chanson

Mes amis, j'ai connu la meunière,
 Autrefois habitant le moulin
 Dont on voit encor sur la rivière
 Le mur blanc près de ce grand jardin.
 En ce temps, que mon cœur se rappelle,
 On disait, en passant auprès d'elle
 Qui semblait attirer tous les pas ;
 On disait, l'un tout haut, moi tout bas :

Oh ! comme elle est belle ; oh ! comme elle est fière !
 Quel joli bonnet a notre meunière ;
 Comme il est brodé ! qu'elle est belle à voir,
 Avec sa croix d'or à son ruban noir.

Cendrillon, au petit pied modèle,
 N'aurait pu l'entrer dans son soulier.
 Rien n'était noir comme sa prune ;
 Son regard ne pouvait s'oublier.
 On chantait le long de la rivière :

Oh ! comme elle est belle ; oh ! comme elle est fière !
 Quel joli bonnet a notre meunière,
 Comme il est brodé ! qu'elle est belle à voir,
 Avec sa croix d'or à son ruban noir.

Les pêcheurs, dès l'aube, pleins de zèle,
Accouraient jeter leurs hameçons ;
Se prenaient aux beaux yeux de la belle,
Et toujours s'en allaient sans poissons ;
En chantant le long de la rivière :

Oh ! comme elle est belle ; oh ! comme elle est fière !
Quel joli bonnet a notre meunière,
Comme il est brodé ! qu'elle est belle à voir,
Avec sa croix d'or à son ruban noir.

Elle était la splendeur du village,
Où la joie a régné bien longtemps.
On venait de loin lui rendre hommage.
En ce temps-là, c'était le bon temps ;
On chantait le long de la rivière :

Oh ! comme elle est belle ; oh ! comme elle est fière !
Quel joli bonnet a notre meunière,
Comme il est brodé ! qu'elle est belle à voir,
Avec sa croix d'or à son ruban noir.

Il advint qu'un seigneur d'Allemagne,
En passant, l'aperçut un beau jour ;
S'en éprit et la prit pour compagne.
Elle nous a quittés sans retour....
Nos regrets ont suivi la meunière,
Dont là bas vous voyez la chaumière,

A présent sans porte, sans volet....

Tout ce qui nous reste est ce couplet :

Oh ! comme elle est belle ; oh ! comme elle est fière !

Quel joli bonnet a notre meunière,

Comme il est brodé ! qu'elle est belle à voir,

Avec sa croix d'or à son ruban noir.

ÉVENTAIL

De fleurs en fleurs, ce matin,

Cherchant la rose nouvelle ;

Un papillon blanc, ma belle,

Se posa sur votre sein,

Et replia là son aile.

— Faut-il, pour vous reposer,

Choisir la fleur la plus belle

Et la place d'un baiser ?

Papillon, volez loin d'elle.

On ne devient pas jaloux

D'un petit être si frère !

Regardant votre dentelle,

Je marchais derrière vous,

Et je tenais votre ombrelle.

Je le voyais sans effroi,
Se balancer avec grâce....
Mais, comme il gardait la place
Un peu trop longtemps pour moi :
Je lui faisais la grimace.

J'allais vous le signaler ;
Heureusement qu'au passage,
Une branche de feuillage
Le força de s'envoler ;
Et je lui dis : Bon voyage !
— Faut-il pour vous reposer,
Choisir la fleur la plus belle
Et la place d'un baiser ?
Papillon, volez loin d'elle.

RONDE-BALLADE

La belle, à la rivière
Laissa tomber son anneau d'or.
Et le batelier Pierre,
La voyant pleurer sur le bord ;

Lui dit : Mademoiselle,
Qu'avez-vous à pleurer ?
J'ai laissé, lui dit-elle,
Ma bague à l'eau tomber !

Ne pleurez pas la belle,
Je vous aime, et la trouverai.
Pour cela, répond-elle,
Oh ! que je vous embrasserai !
Alors jetant sa veste,
Sa veste sur le bord ;
Il plonge, et longtemps reste
A chercher l'anneau d'or.

Quand il revint sur l'onde,
Il dit : Ne désespérez pas ;
La rivière est profonde,
Et votre bague, un peu plus bas.
Pierre, au pied d'une roche,
Ayant trouvé l'anneau ;
A des algues l'accroche,
En remontant sur l'eau.

L'anneau retombe... Et Pierre,
Le cœur plein d'espoir, dit encor,
A la belle en prière :
Vous aurez votre bague d'or.

Il refouille l'abîme,
Mais efforts superflus :
De son amour victime,
Pierre ne revint plus.

DE MA FENÊTRE

A Montmartre

Minuit sonne à l'église. On dort et le coq chante.
Les moulins de la butte à cette heure sont cois.
Chacun d'eux sur le ciel, silhouette géante,
Devant les horizons tient ses longs bras en croix.
Ils sont là cinq de front, sombres sur un ciel sombre.
L'aube, qui déjà pointe, essaie à percer l'ombre.

De distance en distance, on voit sur les hauteurs,
Comme sur des gibets des lampes funéraires,
Des carrefours nombreux les quelques réverbères
Scintiller, yeux de feu qui dardent leurs lueurs.
L'horizon clair obscur, découpe la montagne,
Masse crépusculaire où s'étagent partout :
Clos, jardins, arbres, champs, et maison de campagne
D'où quelquefois un dogue aboie encor. C'est tout.

Ou bien, dans le lointain, un buveur en goguette,
D'un morceau d'harmonie, un peu trop tard épris ;
Répète le refrain chanté dans la guinguette ;
En détonnant ainsi qu'un joyeux homme gris.
Il serpente au hasard, heurtant de la semelle
Chaque pavé trop haut qu'il rencontre en chemin.
Qu'importe ? Il va toujours, en chantant de plus belle.
Il est gai... c'est beaucoup. — Tant pis pour le voisin.

Malgré mai verdoyant, qui jonche son feuillage ;
Il pleut depuis longtemps. Les nuages sont lourds ;
Le vent souffle du sud ; le temps est à l'orage.
Tout est calme. Le vent apporte des bruits sourds ;
Comme un bourdonnement confus de la grand'ville :
Un chariot pesant qui lentement oscille,
Ou le son cadencé du grelot argentin
Du voiturier qui passe en dormant sur la route,
Et ne s'éveillera que pour boire une goutte
Au cabaret, ami posté sur son chemin.

Bonne nuit, voiturier, sois heureux dans ton rêve ;
Moi, qui suis éveillé, je n'en rêve pas moins.
Suivons notre chemin chacun : quand il s'achève,
Poète ou voiturier arrive aux mêmes coins.
Voiturier, bonne nuit, et que Dieu nous conduise.
Et puisse encor mon chant être un jour à ta guise.

CHANSON DU NAIN

.. . On lui demanda, par dérision, de chanter !
Le nain, triste, chanta cette chanson boiteuse :

Au beau soleil couchant,
Mon chant
Est doux
Pour vous.

Aimez le plus que vous pourrez.
Après,
Allez errer sur les coteaux ;
Regardez les champs, les hameaux,
Les prés.
Et ne pensez jamais aussi
Ceci :
Que tout s'efface ou disparaît,
Que tout bonheur laisse un regret.
Ainsi ;

Quand vous aurez quelque douleur,
Rêveur,
Vous ouïrez au fond des bois ;
Le vent dire, sonore voix :
Erreur...

Puis, un souvenir est encor

L'accord

Que l'on écoute et que l'on suit,

Comme le son triste, qui fuit

Du cor.

Au printemps où tout reverdit,

Sourit ;

Tout renait, l'âme avec la fleur ;

Tout me console, et dans mon cœur

Me dit :

Si dans les forêts tout est noir

Le soir ;

Dans nos nuits comme dans nos jours ,

Ce qui resplendit est toujours

L'espoir !

Espérons ! et nains harassés,

Blessés....

Nous irons où les vieilles tours

Nous disent que sont leurs beaux jours

Passés.

— Salut ! ô coucher de soleil

Vermeil ;

Jamais nul ne te reverra....

Jamais Dieu ne refera

Pareil.

Au beau soleil couchant,
Mon chant
Est doux
Pour vous.

AU COIN DU FEU

Voici bientôt dix ans. Il neigeait, et la bise
Soufflait, comme ce soir, et les pas étaient sourds ;
Minuit retentissait au clocher de l'église....
C'est la nuit de Noël, je m'en souviens toujours.
Nous venions de souper, et les pieds sur la braise,
Avec nos bons amis, nous entendions hurler....

— Mais reculez donc votre chaise,
Enfants, vous allez vous brûler !

Les loups rôdaient nombreux dans ce temps, en Bretagne ;
Ce n'était pas, enfants, comme c'est aujourd'hui.
Il semblait que les toits, à travers la campagne
Couraient éparpillés. — Votre bon père, lui,
Riait avec bonheur tant il se trouvait aise :
Vous, vous dormiez là haut. — J'entendis appeler....

— Mais reculez donc votre chaise,
Enfants, vous allez vous brûler !

J'entendis trois grands coups, à la porte sonore;
Puis des trépignements qui faisaient frissonner;
Puis trois grands coups ensuite, et trois grands coups encor
Je me mourais de peur, et je n'osais aller
Ouvrir. — Eux avaient pris pour un bruit de falaise
Ces coups réitérés qui me faisaient trembler.

— Mais reculez donc votre chaise,
Enfants, vous allez vous brûler!

Votre père entendait aussi ces bruits étranges;
Il écoutait encor.... quand tous d'horreur glacés,
Nous vîmes se dresser aux vitraux en losanges,
La vieille Margary ! morte à cent ans passés,
Et sans nul repentir ; elle était si mauvaise !
Elle grinçait des dents.... voulait nous étrangler....

— Mais reculez donc votre chaise,
Enfants, vous allez vous brûler !

Minuit sonnait alors... minuit, la sainte messe !
L'horrible Margary, sur les barreaux de fer
Se tordait.... les mordait. — La cloche vengeresse,
A chaque tintement la courbait vers l'enfer.
Elle ne revint plus. — Priez Dieu qu'il lui plaise
De vous bénir toujours et de vous consoler.

— Mais reculez donc votre chaise,
Enfants, vous allez vous brûler !

FÊTE DE MONTMARTRE. 1853

Vive la joie et les chansons !
Soyons gais comme des pinçons.

C'est la Saint-Pierre !
C'est la Saint-Pierre, tout autant.
Le vieux Montmartre a l'air content,
Et la commune entière,
De voir le long de ses chemins,
Sur les versants de ses ravins,
Gravir la feule immense
Jusques à ses moulins,
D'entendre un bruit de danse
Et de marchands forains,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre !

Des banderolles,
Comme à de rouges échalias,
Brillent à des milliers de mîts,
Flottent aux brises folles.
Puis, un éclairage arlequin,
Vert, jaune, rouge et bleu turquin,

Le soir, conduit aux buttes.

On se croit à Pékin !

Et tentes et cahuttes

Gagnent du *saint-frusquin* !

A la Saint-Pierre,

A la Saint-Pierre !

Ah ! quelle foire !

Que de pain d'épice en monceaux,

Que de macarons en boisseaux,

Pour la rouge ou la noire !

Que de mirlitons, de cricris,

Que de sortes de sons, de cris

Dans cette fête immense !

— Deux sols les plus hauts prix !

Tout spectacle commence ;

Et tous les bancs sont pris

A la Saint-Pierre,

A la Saint-Pierre !

Et tout bourdonne :

Trompettes, trombones, tambour.

Partout on crie : A qui le tour ?

On ne vend pas, on donne !

— Un monsieur rouge, un peu plus loin,

En montre un rose, au rouge grouin,

En invitant la foule
A quelques coups de poing!...
Quand on accepte, on roule
Bêtement dans un coin,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre!

Là, tout se montre :
Femme géante, enfant barbu.
Quant au bœuf géant, je l'ai vu ;
Il fume.... on le démontre ;
Sans laisser au pauvre animal
Le temps de manger son régal,
Ce tabac qui le tente.
Ce fumeur m'est égal ;
Mais ce bœuf, je le vante :
C'est le bœuf colossal
De la Saint-Pierre,
De la Saint-Pierre!

Vieille montagne,
Que chacun de nous aime tant ;
D'où chacun de nous est content
D'admirer la campagne !
Où l'on voit tant de cabarets ,
Vendre de petits vins clairs,

En brocs comme en bouteilles;
Il nous faut des jarrets
Pour monter sous tes treilles
Et respirer le frais,
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre !

Son Excellence
Le vieux Montmartre a pris, je crois,
Cinq à six bons moulins pour croix....
Oh ! c'est une Eminence
Qui montre au lointain ses splendeurs !
Et nous voyons de ses hauteurs :
Au bas, son cimetière !
En bas, ombre et dormeurs....
En haut, vie et lumière ;
Et de joyeux buveurs !
A la Saint-Pierre,
A la Saint-Pierre !

Pas de paresse,
Montons au télégraphe, encor,
Suivons, suivons.... Allons au Fort,
Où la foule s'empresse.
Allons au Fort comme il en faut !
L'artificier fait l'échafaud

D'où tout part, siffle et claque.

Ne faisons pas défaut ;

On simule une attaque ,

Je veux voir un assaut !

A la Saint-Pierre,

A la Saint-Pierre !

Là, chaque bombe

Éclate en flammes de couleurs.

Tout Paris est sur les hauteurs ;

Personne ne succombe.

Puis émerveillé du coup d'œil,

Chacun va regagner son seuil.

— En descendant les buttes,

Comme on n'est pas chevreuil,

On risque des culbutes...

Voilà le seul écueil,

A la Saint-Pierre,

A la Saint-Pierre !

Vive la joie et les chansons !

Soyons gais comme des pinsons.

UN CHAT



Celui-là s'appelait : Mignot.

Je l'avais vu la veille,
Sur le corps d'un pauvre pierrot,
Qu'il plumait sous la treille
Où je compose mes chansons.
Il me prodiguait ses rons-rons...
Je lui dis à l'oreille :

Petit chaton à l'air si doux,
Dites-moi ? Pourquoi mangez-vous
Un oiseau sans défense ?
Est-ce par ignorance ?
Non ! vous vous cachez sciemment,
Vous vous embusquez sourdement ;
Jouant l'indifférence....
Vous employez pour parvenir
A le croquer, toutes vos ruses ;
Jusques à feindre de dormir !
Le crime est sans excuses.
Pourquoi manger un faible oiseau
Qui vient chanter quand il fait beau ?

C'est le fait d'un sauvage !
Et votre jeunesse, en un mot,
Peut seule me toucher, Mignot ;
Je pardonne à votre âge.

Mais Mignot, dans sa langue aussi,
Me dit : C'est un peu drôle
De venir me prêcher ainsi.
Quel est donc votre rôle ?
Qui ne mangez-vous pas ? — Vraiment,
Vous qui prenez un ton charmant
Pour un pareil reproche ;
Gare à moi ! si vient le moment
De me mettre à la broche.

LE CAVALIER

La cigale frissonne et les raisins sont mûrs.
Tout se tait dans les champs, où chaque pampre est rouge.
Les marronniers du parc regardent si leurs murs
Sont toujours à leurs pieds. — Le grand peuplier bouge.
Le vent veut s'élever, et le brouillard du soir
Estempe à l'horizon le point que j'aime à voir.

Le soleil est couché. — Traverse les prairies,
Bondis, ô mon cheval ! on nous attend tous deux ;
La nuit tombe, et c'est toi qui toujours généreux,
M'emportes dans l'espace, où vont mes rêveries....

Pour tous les vigneron c'est l'heure du souper.
Hop ! car déjà les toits des chaumières s'enfument,
Et les étoiles d'or aux fenêtres s'allument,
Et l'on entend au loin, les chiens dogues japper.
Ton galop cadencé retentit sur la route.
Tout est morne. Les champs, les bois sont violacés.....
La nature s'endort. Le vent bruït, j'écoute.
— L'horizon seul est clair, les nuages foncés.

Hop ! hop ! Quels sifflements... C'est la bise qui chante.
En automne, la nuit le vent est glacial.
Je vois l'arbre s'enfuir... le champ tourner... la plante
Se pencher pour mieux voir galoper mon cheval.

La route est singulière ainsi que toutes formes ;
Les vapeurs de la nuit confondent, mêlent tout ;
Les buissons rabougris, de loin semblent énormes.
L'orfraie et le hibou chantent, perchés partout !...

Hurrah ! hurrah ! Voici les murs du cimetière,
Voici les tombeaux blancs.... Plus vite, par ici ;
Les morts sont là, crispés et couchés sous la pierre,
Et ce silence dit : Vous serez tous ainsi.

Hurrah ! La mort poursuit... va vite, le temps presse.

Oh ! si j'allais mourir en chemin, dans le bois....

Manquer au rendez-vous ! Que dirait ma maîtresse ?

Tu voles, elle attend... et tu comprends, je crois.

Hurrah ! hurrah ! hurrah ! Je sens sur mon visage

Comme un masque glacé qui m'étreint au passage ;

J'entre dans la forêt, où se tord sous le vent,

L'arbre désespéré comme un être vivant.

Je ne distingue plus un poteau d'une tige.

Tout passe, m'éblouit... Ton élan furieux

Fait voler dans les airs mon chapeau... Quel vertige !

Tout fuit et tourbillonne, et je sens sur mes yeux

Aveuglés par le vent, un brouillard, un nuage,

Et des larmes rouler le long de mon visage.

Si je me désarçonne, une chute est la mort...

Faire naufrage ici, quand là-bas est le port !

Dieu ne le voudrait pas. — Je vais voir ma maîtresse,

Et je ne puis tomber malgré tant de vitesse ;

Car j'ai l'amour en croupe et l'espoir avec moi.

— Poursuis donc l'horizon qui s'enfuit devant toi....

.....

Quand chacun de tes pieds sur la pierre étincelle,

Tu peux incendier la forêt... — Si tu veux,

Retarde un peu ta course, ou bien crins et cheveux

Arrachés par le vent, voleront pêle-mêle.

Va ! puisque je ne peux arrêter ton essor.
Hurrah ! hurrah ! hurrah ! hurrah ! — Plus vite encor,
Tu ne dépasseras jamais une pensée !
Mais l'air s'attiédit.... La forêt est passée.
Encor plaines et bois. — Au bruit du vent du nord,
Va, comme en poursuivant un cerf au son du cor ;

Puisque tu veux courir, cours, franchis ! — Dans ta course,
J'ai perdu mon chapeau, ma cravache et ma bourse.
Qu'importe ? si demain, aux rayons du soleil,
Quelque vieux bûcheron trouve cet or vermeil ;
Il s'en ira porter la joie en sa demeure.
Et s'il n'a rien, du moins sera-t-il riche une heure.
Argent perdu, tant pis ! — Heureux de mon amour,
Je ne demande pas deux bonheurs dans un jour.

Hurrah ! Nous arrivons... Hurrah !... La plaine immense
Est déjà traversée ! — Et, pour ta récompense,
Tu seras caressé sur le front, comme moi ;
Et l'hospitalité sera digne de toi.
Hurrah !... Tu ralentis ta course vagabonde ;
L'écume, aux fils d'argent, en longs réseaux t'inonde,
Et tu viens t'arrêter de toi-même, au buisson
D'où je peux contempler sa petite maison.

Salut ! mon paradis, mon endroit, ma chaumière,
Mon coin aimé ; maison, murs cachés sous le lierre ;

Banc de pierre à la porte, où l'arbre hospitalier
Offre les fruits mûris que lui tend l'espallier ;
En penchant ses rameaux sur l'indigent qui passe,
Ou sur le voyageur qui veut y prendre place.
Salut ! mon paradis ; le feu brille, on m'attend,
Mon chien Pyrame aboie et la fenêtre s'ouvre....
Aux battements d'un cœur, roi, j'entredans mon Louvre !
Je suis heureux ! Un roi peut-il en dire autant ?

QUE M'IMPORTE ?

O belles dames ! à ma guise
J'erre souvent je ne sais où....
Mais l'on me dit que je suis fou
Quand je vous suis, malgré la bise,
Lorsque vous allez à l'église,
Et qu'au retour je dis à tous :
Que rien n'est comparable à vous,
Fraîches comme les fleurs nouvelles,
Ou les plus douces villanelles !
Que m'importe d'avoir l'air fou ?

Peu m'importent ces clameurs vaines
Lorsque je vais je ne sais où ;
Mais me dire que je suis fou
Quand j'aime l'azur des fontaines,
Les champs, les bois, les monts, les plaines ;
Et qu'au retour je dis à tous :
Que rien n'est comparable à vous !
Il n'est pas d'ombre ni de brise,
Qui pour mon cœur ne le redise.
Que m'importe d'avoir l'air fou ?

Je vois et comprends la nature,
Tout en allant je ne sais où ;
Et l'on me dit que je suis fou !
Mais l'oiseau, chantant sous l'ombrage,
Dit clairement dans son ramage
Ce que je leur répète à tous :
Que rien n'est comparable à vous !
— Vous êtes les plus belles choses,
Femmes brunes, blanches ou roses.
Que m'importe d'avoir l'air fou !

JEAN CLAUDE

Comme il est pimpant à la cour de France,
Ce jeune seigneur tout empanaché,
Dont la plume blanche au vent se balance,
Dont l'éperon d'or brille, et qui s'élance
Sur son alezan d'argent harnaché.

Son pommeau d'épée est une émeraude
D'un prix fou, dit-on. — Ouais ! l'ami Jean Claude
Garçon jardinier du château du roi,
Aura mieux encor.... Jours et nuits il rôde
A travers le parc, et voici pourquoi :

Claude, jardinier, va faire fortune !
Il a de bons yeux, Claude, jardinier....
Il guette à l'aurore, au jour, à la lune ;
Hier soir il était au grand espalier....

Cours au rendez-vous où t'attend la reine,
Cours, mon beau muguet ; va ! j'ai ton secret....
— Il parlait encore, quand il fut, dans l'aine,
Frappé d'un poignard qui l'étendit net.

L'UN ET L'AUTRE

L'un creusait une idée, et l'autre une carrière ;
L'un était né rêveur, l'autre né positif.
Et chacun d'eux voyait sa chose à sa manière ;
L'un n'aimant pas bouger, l'autre étant très-actif.

L'un refaisait le monde ! Et l'autre avec sa pierre
Prétendait s'enrichir. — L'un, au temps primitif
Prétendait ramener l'Europe tout entière !
L'un de l'autre parlant, disait, d'un ton plaintif :

Il est devenu fou ! — Reprenant sa chimère,
L'un au fond du cerveau, l'autre au fond de la terre ;
Chacun de sa marotte agitait les grelots.

Tous les deux se trompaient, croyant à la victoire ;
L'un se ruina ; l'autre, ainsi que l'on peut croire,
Ne changea rien au monde en compilant des mots.

MONTMORENCY.

Tout enfant, je me transportais en pensée,
dans les grands jardins où je m'étais
amusé.

Coteaux à l'air si pur, aux villas sous l'ombrage,
Bois de Montmorency, bois charmants, préférés ;
Bois où j'ai tant rêvé !... recevez mon hommage.

Salut ! ô bois fleuris, pour mon cœur consacrés.
Et vous, qui sourirez de cette préférence,
Parcourez-les, ces bois, et vous les aimerez.

Je voudrais vivre là ; tout a son éloquence,
Tout me parle : arbres, vigne, étang, sentiers en croix ;
Et sous les châtaigniers j'écoute le silence....

Sonorité profonde, où chantent à la fois,
L'herbe, les moucheron, les plantes rassemblées,
Et les fruits mûrissants, mystérieuses voix.

Il me semble parfois, au détour des allées,
Que je vais voir surgir tous ceux que j'ai perdus....
Tous ceux qui m'ont aimé ! — Feuilles sèches, roulées,

Vous gémissiez aussi.... Que sont-ils devenus ?
Qui sait ! autour de moi leurs âmes sont peut-être....
S'ils me voient à présent, hélas ! je ne ris plus.

J'ai regardé dehors et fermé ma fenêtre ;
Il a fait froid pour moi. — Voilà pourquoi mon chant
Est triste. — Mais alors que je me sens renaître
Dans ces bois, au soleil qui s'incline au couchant ;
Avec mes souvenirs je me plais en arrière.
Je ne suis pas pressé, j'ai mon rêve en marchant.

On arrive toujours au bout de la carrière....
Et comme je ne puis marcher à reculons,
J'aime de temps en temps m'asseoir sur la bruyère,
Et rêver, comme on dit. — Hélas ! si nous allons,
C'est bien souvent ainsi que l'écureuil en cage ;
Il s'épuise à courir, et les mêmes jalons

L'arrêtent essoufflé. Je rêve, c'est plus sage....
Et puis, je ne crois pas aux grands progrès humains.
Dieu veut ce qui doit être, en tout temps, à tout âge.

Sommes-nous bien plus grands que les Grecs, les Romains ?
Eux, avaient-ils fait plus que ceux de Babylone ?
Sommes-nous plus heureux, malgré nos orgueils vains,
D'être, par un vapeur, traînés quand il détonne ;
D'avoir un éclairage au gaz, et nos portraits
Au daguerréotype ? — Une chose m'étonne,

C'est d'être indifférent à d'aussi grands bienfaits !
Donc, en rêvant, je crois que les enfants de Rome,
D'Athènes, de Paris, sont également faits.

Est-ce que notre époque est plus heureuse en somme ?
On trouve de nos jours, que tout est encor mal.
Les hommes ont beau faire, ils ne refont pas l'homme.

Dans mon rêve, abrité, ce qu'ils font m'est égal.
Les cieux sont toujours purs aux beaux temps de l'année,
Et les bois toujours frais. Dieu seul est libéral.

L'onde est toujours limpide et la pelouse ornée ;
La fleur est toujours belle et fascine mes yeux.
Mon âme paresseuse aime la destinée.

Je hais le changement et d'idée et de lieux ;
Cela m'ennuie. — Assez veulent changer le monde ;
J'y trouve encor du bien, malgré qu'il soit très-vieux.

— Allons, ô ma pensée ! allons faire une ronde,
Au beau soleil couchant, jusqu'à Montmorency !
Traversons l'Océan. Honni soit qui m'en gronde.

Je suis en Amérique, hélas ! hélas ! — Ainsi,
Bonjour, beaux cerisiers ; bonjour, vigne rougie ;
Bonjour, halliers touffus, qui m'entourez aussi ;

Bonjour, ô ma vallée odorante et fleurie !
Comme une mer d'azur, tu bordes les chemins ;
Tu t'étends, orgueilleuse et toujours embellie

De tes riches villas dans les arbres lointains.
Une poussière d'or se tamise, où scintillent
Tes murs dorés, rangés comme dans des écrins.
Les pampres rougissants, aux arbres s'entortillent.
Perdus dans l'horizon, tes massifs ondoyants,
Comme une mer houleuse, au soleil jaune brillent.
Des cigales j'entends les roulements bruyants ;
Je vois luire l'étang d'Enghein ; j'en suis la trace
Parmi les peupliers de ses châlets riant.
Et de ce tertre même, à cette même place,
J'ai peint à même époque, un même effet de soir.
Voici bientôt dix ans.... Oh ! comme le temps passe !
Et sur ce monticule où je reviens m'asseoir
En pensée !... une brise agitant le feuillage,
Comme lorsque le temps menace de pleuvoir,
M'apporta de ces mots où l'on marque la page,
Et qui restent gravés en souvenir charmant :
Deux dames, à cheval, rieuses sous l'ombrage,
En passant près de moi, dirent en ce moment :
Ce que je n'ose ici répéter, je vous jure,
Tant ce qu'elles m'ont dit était un compliment.
Comme je me rappelle encor cette aventure
Arrivée en automne, au beau soleil couchant !
Le métal se dissout, mais un souvenir dure.

— Je rentrais aussitôt que j'entendais le chant
De la chouette. — Alors, j'avais choisi mon gîte
A l'auberge *Gosset*. — Là-bas, sur le penchant
Où s'étend le village, un chemin tourne vite,
Et descend de la place, à la route d'Enghein.
C'est : *Au noble jeu d'arc*, où mon humble visite
Était toujours fêtée. — Oh ! comme ils aimaient bien
L'artiste qu'ils logeaient à leur premier étage,
Et qui leur avait peint le portrait de leur chien.
— Quand le vent s'élevait et tournait à l'orage,
Et que la nuit tombait, j'entendais aux lointains,
Les murmures confus des voix dans le village,
Et le bruit cadencé des grelots argentins
Du voiturier qui passe et que le souper presse....
Pourrais-je retrouver maintenant mes chemins ?
— J'avais la blouse bleue, et la boîte traîtresse
Sur le dos. — Quel bon temps ! — Quand je passais, le soir
Les filles m'accostaient et me prenaient sans cesse
Pour un marchand forain ! Elles voulaient avoir
Des rubans, des lacets, du coton, des dentelles,
Des épingles, du fil, gros ou fin, blanc ou noir.
En vain je leur disais : Je suis peintre, mes belles !
Et ces bons paysans ! Eux, voulaient m'assommer....
Mes moustaches alors me causaient des querelles,

Et j'étais d'un bâton obligé de m'armer.

Chaque âge a ses chagrins. — Salut ! ô ma fenêtre,
Salut, perron de pierre, où je venais fumer....

C'est toujours la maison, mais non les mêmes maîtres !

Je ne les verrai plus.... Epoux hospitaliers,

Ensemble ils sont allés retrouver leurs ancêtres :

Toujours, de père en fils, les *Gosset*, tonneliers.

FIN.

TABLE

PRÉFACE.	v
La Grand'Pinte.	3
Saint-Gratien. — A Madame M. S. R.	5
Coup d'œil à travers une grille	6
Soleil. ,	8
Un Jour de printemps	9
Misanthropie.	13
Vieille Chanson nouvelle.	14
Aurore.	17
Véprée.	18

Pendant la nuit.	21
Le Rosier blanc	24
Le Bourdon.	25
Soir.	27
Berceuse.	30
L'Œuvre d'art.	31
Douleur d'un charretier.	33
La Sieste.	35
En ce temps-là.	37
Epithaphe.	38
Le Baiser.	39
Villanelle.	40
Femmes.	42
A travers champs.	43
Le saule. — Étude d'arbre.	44
Le Souvenir.	46
Solitude.	47
Au Havre.	49
Pigeon.	50
Un Arbre qui bourgeonnait.	52
Mademoiselle J.	53
Au bord de la mer.	54
Une Fée.	55
Ah! petit Démon.	57

Lilas.	59
Chanson de Buckingham.	60
Un Villageois.	63
De gueule à trois pals de vair, au chef d'or.	67
Chinoiserie.	69
Prisonnier.	72
Un Chant d'artiste.	74
En passant.	76
Prière.	78
A mon ami E. C., compositeur.	80
Pantomime.	81
Amour des grandeurs.	85
A la Fortune	88
Mélancolie	90
Un vieille Chanson	91
Denise.	98
Rêve.	100
La Meunière.	102
Éventail.	104
Ronde-ballade	105
De ma fenêtre, à Montmartre.. . . .	107
Chanson du Nain.	109
Au coin du feu.	111
Fête de Montmartre, 1853.	113

Un Chat.	118
Le Cavalier.	119
Que m'importe ?	123
Jean Claude.	125
L'un et l'autre.	126
Montmorency	127

ERRATA.

- Page 60 Chanson de Bukingam, *lisez* : Buckingham.
— 64 Ligne 3^e : Sont à l'ouvrage, *lisez* : Sont tous à l'ouvrage.
— 101 Ligne 7^e : Puis l'aube vient à naître, *lisez* : Puis l'aube vint à naître.

2344X5C

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of C
Date due

--	--	--	--



a39003



002546744b

CE PQ 2207

.C2C5 1855

COO CHATILLON, A CHANT ET POE

ACC# 1221119

